

L'île aux mères

# L'île aux mères

Fatma Bouvet de la Maisonneuve

ISBN : 9791096310647

© au Pont 9, Paris, 2021

texte édité par Jean Michel Ollé

Illustration de couverture : © Isabelle Goanvic

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PONT 9

*Nos désirs sont les pressentiments des  
possibilités qui sont en nous.*  
Goethe

## Prologue

Nous sommes le 30 juin, il est 21 heures trente, le soleil étend ses derniers rayons sur la Garonne. Les familles et les groupes de jeunes profitent de la douceur de la soirée et flânent sur les quais. Le bar est plein à craquer, la musique est forte et les empêche de s'entendre. Comme chaque année, Ève se plie à la contrainte de l'apéro de fin d'année avec leur bande de copains qui sont surtout ceux de Jérôme, son mari. Ils sont une dizaine et Jérôme, comme à son habitude, est toujours le dernier arrivé. Ils ne parlent pas, ils crient tous. Les uns évoquent leurs projets professionnels en cours et les autres leurs futures vacances. Ève n'aime pas être au milieu de la tablée. Comme elle arrive toujours à l'avance c'est elle que l'on pousse vers le centre de la banquette au fur et à mesure que les autres s'attablent. En réalité, c'est une mauvaise position parce que les groupes se forment plutôt vers les extrémités. Jérôme se met en

bout de table, il lui envoie un baiser de loin et prend les discussions en cours. Lorsque vous êtes au milieu, vous devez vous pencher soit vers la conversation à votre droite soit vers celle de l'autre côté. Selon les propos attrapés Ève écoute d'un côté puis de l'autre.

— Dis-donc, tu as intérêt à récupérer pendant ces vacances, tes cernes t'arrivent jusqu'aux joues. Elle a de la chance ton amie d'avoir un copain qui s'occupe autant du bébé !

— Nous sommes passés au biberon parce qu'elle était crevée par l'allaitement. Nous allons le laisser une semaine chez ses grands-parents et on partira en amoureux en Bretagne.

— Moi, je dois boucler la présentation pour le conseil départemental la semaine prochaine, c'est long et compliqué, ça a été reporté je ne sais combien de fois.

— Attends, mec, on boit un coup, là, interdiction de parler boulot !

— Nous, nous ne partons qu'en août, comme chaque année. Les enfants travaillent un peu en juillet, puis on loue tous une grande maison dans le Lot. Il y a les cousins les oncles et les tantes, les grands-parents sont ravis de voir tous leurs petits enfants.

Tu n'y échapperas jamais ! se dit Ève qui se tourne alors vers sa gauche.

— Nous ne pouvons pas prendre la voiture pour cet été, mon amie est à sept mois de grossesse, alors, nous irons en train jusqu'à Marseille pour y retrouver un couple d'amis avec leurs enfants.

— Alors c'est pour bientôt, est-ce que tu vas prendre un congé de paternité ?

— Il paraît que c'est conseillé parce qu'on ne dort pas beaucoup les premiers jours.

— Ça dépend des bébés, mais en général, ils nous réveillent beaucoup au milieu de la nuit. Mais surtout, surtout, il ne faut pas céder à la facilité de le mettre dans votre lit, c'est totalement contre-indiqué !

— Oui, c'est facile à dire, mais en réalité quand tu dois être en forme pour bosser le lendemain matin, tu craques et tu le prends entre sa mère et toi.

— Je suis désolée, c'est totalement déconseillé, ça a des conséquences psychologiques énormes sur l'enfant.

— Ben, c'est une question de vie ou de mort, parfois. Si on le laissait brailler toutes les nuits, on ne tiendrait plus debout. Tiens, on va demander à Fred s'ils prennent leur fils dans leur lit, c'est du tout frais chez lui.

Il se penche vers l'extrême droite de la table pour interpeller Fred-aux-cernes-jusqu'aux-joues.

— Dis, Fred, vous le prenez dans le lit votre gamin quand il pleure la nuit ?

— Oui, quand on n'en peut plus. Je sais que c'est mal, mais c'est le seul moyen de dormir.

— Moi, je n'ai jamais cédé.

— Tu vois ce que je disais, il ne faut jamais mettre les enfants dans le même lit que leurs parents c'est incestueux !

— Mais tout de suite les grands mots !

— Attendez, on ne s'entend pas, là, tout le monde parle en même temps !

— Moi, avant d'avoir mes enfants, j'ai lu des dizaines de livres au sujet de l'après accouchement et ils le déconseillent tous !

A cet instant, Ève jette sa serviette, elle prend la note, regarde le prix de sa consommation, colle bruyamment un billet de dix euros sur la table, se lève en renversant son verre. Sous les regards surpris des autres, elle arrache son sac posé sur le rebord de la banquette, passe derrière ses voisins qui se serrent pour lui laisser de la place et sort en courant sans répondre aux appels affolés de Jérôme qui se précipite pour la rattraper, mais elle a déjà disparu.

## Chapitre 1 Fata Morgana

Comme tous les matins depuis qu'elle est là, Ève creuse le sable de sa foulée régulière. Mais elle sent, aujourd'hui, une sorte d'excitation, une impatience sourde qui met tout son corps sous tension. C'est une camisole indicible qui l'enserme jusqu'à la ralentir dans sa course. Dès son réveil, bien plus tôt que les autres matins, elle s'est trouvée bizarre. Peut-être est-ce encore à cause du malaise qui s'est installé entre Jérôme et elle ?

Elle a l'impression de courir à côté de son corps ; et cette sensation d'étrangeté s'accroît lorsqu'elle aperçoit à quel point la Fata Morgana est prononcée ce matin. Il s'agit d'un phénomène fréquent sur cette île : au lever du jour, le ciel et la mer se confondent. La brume de la nuit, qui n'est pas encore dissipée, vient napper la mer au large en lui donnant la couleur du ciel. Alors la ligne d'horizon semble s'avancer vers vous et, comme par magie, les barques, au loin, paraissent voler dans le ciel. Cette illusion d'optique induit une forte sensation onirique. D'habitude, Ève aime et s'amuse de ce mirage, mais aujourd'hui, il lui

donne le vertige. Il la prend au corps et l'ankylose. Allez, si elle force sur la cadence et si elle allonge le parcours, elle pourra probablement évacuer cette oppression et se libérer de cette contention qui l'étouffent. Alors, Ève accélère son pas de course.

C'est la première fois qu'elle part sans Jérôme. Elle peut enfin se concentrer sur elle-même en consacrant cette bulle de temps à se faire du bien et à trouver plus d'harmonie avec son corps auparavant malmené. Ce moment de course est fondamental pour se ré-approprier car elle est libre de ses mouvements et de ses mimiques sur une plage encore déserte et dont elle connaît maintenant les moindres recoins. Les baigneurs du village n'arrivent en général que l'après-midi, une fois passé le gros de la canicule, pour y veiller jusque tard dans la nuit. Quant aux nouveaux arrivés de la maison d'hôte, certains ne sont pas encore levés, fatigués par le voyage, tandis que d'autres se préparent pour l'excursion.

Une petite brise la caresse. Le fond de l'air garde un peu de la fraîcheur de la nuit. Au fur et à mesure de sa course, elle constate, côté terre que le bleu du ciel devient plus limpide tandis qu'il reste brumeux au-dessus de la mer. Le soleil n'a pas encore emporté la troublante Fata Morgana. Pourvu qu'il balaye avec, aussi, ce poids qui pèse sur elle.

Ève aimerait vraiment se défaire de l'appréhension avec laquelle elle s'est réveillée pour pouvoir, complètement profiter de ce lieu idyllique.

Il n'a pas très bien commencé, ce séjour. Il faut dire que lorsque des vacances sont organisées sur un coup de tête, ça laisse beaucoup de place à toutes les interrogations possibles. Ces dernières années

ont mis en péril son couple avec Jérôme, pourtant réputé pour être bien solide. Le tumulte social les a éreintés et laissés comme deux épaves abandonnées après une tempête de plusieurs années. A la fin de leur longue bataille, Jérôme a baissé les bras, alors elle s'est sentie bien seule. Même si proche d'elle, il ne comprendra jamais son désespoir de ne pas pouvoir porter un enfant. Il lui est impossible de mesurer à quel point elle se sent écrasée par cette tare. À partir de là, les malentendus ont débuté. Et depuis quelques semaines Jérôme est gauche avec elle. Ils ressentent tous les deux la pression de l'ultimatum et ne savent pas comment se comporter l'un avec l'autre. Elle n'apprécie pas sa façon d'être trop attentif à ses états d'âme comme elle vit mal la distance qu'il met parfois entre eux. Jamais, ni elle ni lui n'ont été habitués à une telle solennité dans leurs relations. Par la force des choses, elle aussi prend des postures empruntées, elle ne sait pas si ça importune son mari, mais que lui le fasse, ça l'agace. Alors, elle a décidé de faire une pause de dix jours.

C'est sur un site en ligne qu'Ève a déniché ce bijou de petite résidence blanc immaculé aux persiennes bleues, perchée sur un rocher qui pénètre la mer comme une minuscule presqu'île. Quelques chambres à louer, toutes avec vue sur mer, la plage et la valse des bateaux de pêcheurs qui partent le matin et rentrent le soir. Ils leur fournissent au passage quelques-unes de leurs prises frétilantes et le temps de trajet de la main du pêcheur au grill ne dépasse pas quelques minutes.

Jusqu'à hier soir, ils n'étaient que cinq dans la maison d'hôtes et les autres n'étaient pas accompagnés

d'enfants. Ils étaient sympathiques et c'était agréable de partager les rendez-vous de la journée avec eux. Il y avait bien longtemps qu'Ève ne s'était pas retrouvée en communauté. Elle s'était longtemps isolée car elle était devenue son seul et triste sujet de préoccupation. Elle se sentait comme un lion en cage et elle tournait en rond à la recherche d'une porte de sortie. Depuis qu'elle est sur l'île, elle a progressivement retrouvé ce goût d'écouter la vie des autres, jalonnée de tourments, d'échecs, de réussites, de ruptures, de retrouvailles, de joies. La vie quoi. Il faut avouer qu'ils l'ont sortie de sa léthargie. Seulement, ils sont partis hier et ils ont laissé la place à un nouvel arrivage.

Les nouveaux, elle ne se souvient plus combien ils étaient, lorsqu'ils se sont rassemblés sur la terrasse, hier soir. Ils lui ont semblé très nombreux. Ils sont arrivés pile poil à l'heure du coucher de soleil qui est « ZE » événement de la journée. Ici, le soleil se couche sur la mer et le spectacle est court mais intense. Certains ont sorti leurs appareils photo ou leurs smartphones pour immortaliser ce moment. D'autres se sont simplement extasiés devant la beauté de ce spectacle puissant dans lequel ils étaient jetés de plain-pied. Ève trouve quelque chose d'artificiel à ce paysage grandiose tant il est parfait. Elle a l'impression d'assister à une projection d'effets spéciaux en trois dimensions. La vie urbaine vous fait oublier les splendeurs de la nature, mais l'immersion dans ce tableau imposant ranime les sens et, de fait, on est tellement pris qu'on en vient à pencher le cou pour tenter d'accompagner la trajectoire du soleil un peu plus loin. Au fur et à mesure qu'il se rapproche de l'horizon, il grossit, puis, petit à petit, il plonge

dans l'eau comme une énorme boule de feu. On prête l'oreille pour entendre le bruit d'un métal chaud plongé dans de l'eau, pshhhh... Mais rien de tout ça. Sa disparition silencieuse ouvre un calme si profond qu'il doit probablement en incommoder certains. Au moment où le dernier petit point de cette boule rouge disparaît, il y a toujours quelqu'un pour poser l'inévitable question, « Qui a vu le rayon vert ? » Personne, jamais personne ne l'a vu, évidemment. Hier, Ève a bien perçu que cette question était un artifice qui visait à dissiper la gêne. L'embarras était tel qu'un monsieur a cru devoir les interroger avec insistance. Il se retournait vers les autres, pour amorcer la discussion et rompre le silence lourd qui s'était installé entre des personnes craintives, chacune, réfugiées dans leur coin. Mais il n'a suscité aucun élan de rapprochement. Allez, parlez un peu, dites quelque chose, réagissez, je vous en supplie, semblait-il leur crier avec son rayon vert. Le poids de l'atmosphère était palpable, furtivement allégé par de très discrets «oh» et «ah» enthousiastes qui échappaient aux touristes subjugués et envoûtés par la beauté qui les entoure. Après quelques rires de convenances et autres amabilités rapidement échangées, Ah, le rayon vert... c'est quel film déjà, assez vite, les uns et les autres se sont précipités pour s'approprier chacun sa chambre.

Plus tard, à l'heure du dîner, ils se sont salués à nouveau, avec autant de réserve. Le lieu de restauration est exigu, l'étroitesse des espaces collectifs était signalée dans la présentation de la maison d'hôtes, elle a l'avantage de favoriser les échanges. Aziz, le propriétaire, se voudrait devenir un facilitateur de liens. Il a connu les dérives des sociétés riches, en

particulier l'isolement social et la difficulté à aller vers l'autre. Il a alors décidé d'essayer de réparer cela, à sa façon, le temps des quelques jours de détente de ses clients en les incitant à se rapprocher. Les tables se côtoient ce qui permet à tous de pouvoir échanger à un moment où un autre. Les nouveaux ont du mal à prendre rapidement leurs marques. Ève qui n'est là que depuis quatre jours, se comporte déjà comme la propriétaire des lieux, discute avec les patrons qui acceptent gentiment ses caprices. Oui, je sais, pour vous, ce sera sans câpres...

Au moment du dîner, les tables sont installées en plein air, près de la piscine. Elle s'en est attribuée une, depuis le premier jour : il s'agit de sa place à elle. C'est curieux comme les personnes ont tendance à toujours se rasseoir au même endroit sans que rien ne les y oblige. Au fur et à mesure qu'ils sortent de leur chambre, les nouveaux arrivés avancent timidement et cherchent avec embarras une table disponible ou celle qui leur aurait été réservée.

— Est-ce que je m'assois là ? Et toi ? Tu préfères peut-être l'autre table, plus près de la mer ? Non c'est comme tu veux. Non vraiment comme tu le sens... Marie, la patronne, avec sa délicatesse coutumière, les aide à trancher en décidant d'elle-même de leurs places.

Les nouveaux savent qu'ils sont scrutés par Ève. C'est vrai qu'elle les passe tous au scanner visuel. Cette fois-ci, dans l'arrivage, il y a des petits. Il y a donc aussi des mères qui vont lui poser la question fatale. Elle ne veut pas savoir combien d'enfants sont arrivés. Son observation est hachée, labile, ses yeux passent rapidement de l'un à l'autre sans imprimer

un visage avec précision. Sa mémoire les rejette si-tôt saisis, tandis que son regard revient se raccrocher avec empressement à la photo de Jérôme sur le fond d'écran de son smartphone. Un regard doux et bienveillant la fixe. Ève a autant besoin de la réassurance de Jérôme qu'elle ne veut plus de sa pitié, car oui, maintenant, cette façon qu'il a de la surprotéger ressemble à de la pitié. Tout cela est contradictoire et bien difficile à ordonner dans sa tête. L'atmosphère est écrasante ce soir, Ève résiste aussi longtemps que possible, puis elle se dépêche de retrouver la tranquillité de sa chambre. En se couchant, il lui reste le souvenir d'une ambiance d'enfants, leurs bruits et leur odeur qu'elle peut reconnaître entre mille : douceâtre et mélangée à celle de la poussière.

Les souvenirs de la veille se précisent maintenant, alors qu'elle finit son jogging au pied des quelques marches qui la mènent vers la maison d'hôtes. Ève a des scrupules à l'idée qu'Aziz, leur hôte, se plie en quatre pour leur confort alors que ses clients trop bavards lui ont volé sa nuit de repos, de plus, en pleine saison touristique. Mais, si Aziz est un bon commerçant, c'est également un homme affable et généreux de sa personne. Il a toujours un sourire accroché à ses belles lèvres charnues ; elles sont surli-gnées d'une paire de moustaches bien brunes dont les extrémités montantes bouclent légèrement vers le haut et accentuent la perfection du trait qui dessine sa bouche. Lorsqu'il ne sourit pas, il vous gratifie d'un rire tonitruant et gourmand qui dévoile deux rangées de dents parfaitement alignées et blanches. Cette grande carcasse massive dégage une énergie et une bonté extraordinaires. Il faut au moins ça pour



faire ce métier et supporter les dizaines de clients qui, comme eux, viennent déposer leurs paquets de vie quelques instants auprès de lui.

Tout est encore plongé dans le silence. Le petit déjeuner est prêt, dressé dans le coin repas. Des voiles transparents accrochés aux cadres en bois délimitent la terrasse et protègent subtilement les résidents des regards indiscrets des rares baigneurs matinaux. Ils flottent avec le vent léger et accueillent Ève sous une tonnelle directement sortie des contes des Mille et une nuits. Aziz somnole sur une banquette à l'ombre du palmier central de la cour. Comme toujours, son sommeil est très léger et il réagit au moindre mouvement autour de lui. Comment peut-il résister ainsi à l'épuisement ?

Pas très loin, en contrebas, Ève aperçoit, accroupie sur les rochers, une des femmes d'hier soir. Tout près d'elle, un enfant est assis à même le sol. Dès qu'elle l'a vue, Ève a été frappée par son élégance qui détonne avec les tenues décontractées des autres arrivants. De fait, l'endroit est décrit dans le guide comme plutôt informel et destiné aux routards. La veille, pendant que les autres prenaient des photos du coucher de soleil, cette femme tenait fermement son enfant comme s'il était en danger. Elle n'a pas pu prendre de photos, puisque ses mains étaient occupées, tendues et crispées autour de celles de l'enfant. Là, sur la plage, elle le tient encore avec autant de force, comme si elle ne l'avait pas lâché depuis hier soir. Qu'est-ce qu'elle lui montre du doigt de l'autre main ? Probablement les nombreux petits crabes et crevettes qui se nichent dans le monticule de rochers plus ou moins recouverts par la mer selon les vents

et les marées. Cette île de la Méditerranée est un des rares endroits où le phénomène de la marée prend une proportion suffisante pour être notable. L'effet en est démultiplié par la faible profondeur des eaux. Beaucoup se laissent surprendre et retrouvent leurs affaires trempées.

Il n'est pas encore sept heures du matin, Ève est en sueur et elle va se servir un grand verre de jus d'oranges fraîchement pressées. A peine la voit-elle arriver que la femme sur les rochers tire délicatement son enfant pour la rejoindre dans la cour. Elle la salue et lui demande sur un ton à la fois réservé et insistant si elle voit un inconvénient à ce qu'elle partage sa table de petit déjeuner avec sa fille. La mère jette un regard triste sur cette dernière et lève la tête, gênée, vers Ève qui ne réalise pas le sens de ce geste. La femme est aussi impeccable qu'hier. Sous une tunique bleue transparente, on devine le corps parfait d'une femme de près de 50 ans. Elle porte un maillot une pièce turquoise et des tropéziennes dorées.

— Ça fait longtemps que vous êtes ici ? demande-t-elle d'une voix grave.

— Pas vraiment, quatre jours. Vous verrez, vous allez être très bien. Ici on débranche complètement, on oublie tout. Aziz et Marie sont aux petits soins, il ne faut pas hésiter si vous avez besoin de quoi que ce soit. Là, le luxe n'est peut-être pas matériel, mais il est humain et dans la nature. Et surtout, on mange très bien ! Ève salive déjà en pensant au dîner de ce soir.

— Et puis j'ai l'impression qu'ils ne jugent pas... murmure la femme.

Cette phrase tout comme son attitude énigmatique déroutent Ève qui se lève alors pour prendre un café et remplir son assiette des délices d'un petit déjeuner qui varie chaque matin. En retournant vers sa place, elle remarque que la femme nourrit sa fille d'une compote pour bébés qu'elle a probablement rapportée dans ses bagages. Pourtant se dit Ève, la petite semble avoir l'âge de manger toute seule, puis elle se ressaisit immédiatement car finalement que sait-elle des enfants, elle ? Elle s'attarde alors sur cette scène et elle comprend : la petite est trisomique. Dès qu'elle s'assoit, elle voit la main potelée de l'enfant s'avancer vers son assiette pour y prendre un gâteau. Ève lui rapproche alors son plat lorsque sa mère dit, mi enjouée mi agacée :

— Alors comme ça, j'ai rempli nos valises de pots parce que jusque-là c'est tout ce que mademoiselle mangeait au petit déjeuner et voilà qu'elle s'en détourne pour piquer des douceurs dans l'assiette des autres !

— Ce n'est rien, au contraire, j'en suis ravie, il paraît que les enfants changent vite de goût et qu'ils sont bien moins souples avec leurs parents qu'avec les autres adultes. Vous savez ils sont vraiment délicieux, ces gâteaux, ils sont frais de ce matin, faciles à manger, fondants avec un léger goût de citron.

Ève baisse la tête pour parler à la petite, son menton touche presque la table pour se mettre à son niveau.

— Comment t'appelles-tu ?

— Vic-to-ria, répond la petite en articulant les syllabes, chacune marquée par un hochement de tête, en même temps qu'elle mâchouille les biscuits et

qu'elle fait des grimaces avec ses lèvres et sa langue pour dégager de ses gencives des morceaux de biscuits moelleux et collants.

— Tu es très mignonne, Victoria !

— Ce n'est pas la peine de trop en faire ! l'interrompt la mère, cinglante.

Ève est choquée par cette réaction. La-mère-de-Victoria le voit bien et, très vite, elle se confond en excuses. Elle est si habituée à l'hypocrisie des gens qu'elle ne supporte plus aucun compliment au sujet de sa fille. Elle n'insinue pas du tout qu'Ève est hypocrite, mais elle se sent toujours sur le fil du rasoir : protectrice, jalouse, dévouée, dure. Bref tout et son contraire. Et puis que va-t-elle faire de tous les pots qui ont alourdi leurs valises si la petite déjeune comme les grands maintenant ? Pourquoi fait-elle confiance à une étrangère alors qu'elle essaie de l'habituer à une alimentation normale depuis des mois ? Elle parle vite et demande à Ève de ne pas lui en vouloir car c'est leur premier jour de détente et c'est un petit peu difficile pour elle.

— Tenez, ne bougez pas, pour me faire pardonner, je vais vous ramener une autre assiette, regardez elle vous dévore votre repas. Et puis je vais prendre un jus d'orange, vous m'avez donné envie, en général j'évite ce qui est trop sucré, mais je suis en vacances, n'est-ce pas ? La-mère-de-Victoria se lève, majestueuse tenant sa tête bien droite. Aziz dort ou fait semblant, car il entend toujours tout, mais il ne réagit pas souvent. La femme revient avec un plat rempli et son verre. Elle entame une autre discussion.

— Vous êtes seule ici, comment ça se passe, quelles sont les occupations dans le coin ?

— Je suis venue seule, mon mari est resté à Bordeaux. Et vous ?

— Oh, moi je suis avec elle et c'est déjà beaucoup. Avez-vous des enf...

— Non, répond Ève précipitamment .

— Ah, je vois.

Il existe des moments dans la vie où l'on bascule sans raison apparente vers les confidences face à un étranger. Ça peut être dans des moments de grandes douleurs, de grandes joies ou tout simplement chez le coiffeur, dans le métro, au restaurant. Cette situation arrive souvent, à Ève, en particulier, elle ne saurait pas expliquer pourquoi. Depuis toute petite, ses amis lui font leurs confidences. Il y a des gens comme ça, dont le destin de vie est de devoir écouter les malheurs des autres, d'être repérés comme réceptacles de souffrances. On se confie à elle comme si elle ne pouvait jamais être affectée, comme si, elle-même, n'était en prise avec aucun souci, ni en perpétuelle interrogation sur le sens de sa vie. Pourtant, enfant déjà, elle se posait beaucoup de questions graves. Elle avait l'impression de ne pas être comme les autres et ne connaissait pas la légèreté. D'ailleurs ses tourments étaient si lourds à porter qu'elle souhaitait en épargner ceux qu'elle aime en gardant tout pour elle. C'est comme ça qu'Ève a toujours été. Mais maintenant, avec tout ce qu'elle vient de traverser, c'est elle qui cherche à se rassurer en écoutant la vie des autres pour s'en inspirer.

— Pourquoi « c'est déjà beaucoup » avec Victoria ?

— Cette enfant est le triste résultat d'une errance, d'un moment de ma vie où j'ai perdu tout contrôle.

Ne vous inquiétez pas pour elle, elle peut tout à fait entendre ça. Depuis que je vis seule avec ma fille, elle partage tout avec moi : mes joies, mes tristesses, mes craintes, j'ai décidé de ne rien lui cacher, répond-elle, glaciale.

Tout en parlant, et malgré cette sorte de froideur qu'elle affiche, Ève sent bien que le véritable caractère de cette femme n'est pas celui qui s'exprime là. L'aisance avec laquelle elle bouge son corps long et mince, cette façon qu'elle a de glisser dans l'espace, et la facilité avec laquelle elle s'est imposée à Ève, trahissent la femme qu'elle était à l'origine. Les gestes et la démarche sont assurés, elle ne semble être sur sa réserve que lorsqu'elle sait que les autres l'observent. Ce visage fermé sur lui-même, ces yeux clairs et mélancoliques, cachés par une mèche de cheveux très blonds et raides, coupés courts sur les côtés, semblent travestir sa nature profonde. Son attitude méfiante est probablement imposée par une cassure survenue dans sa vie. La naissance de Victoria, peut-être...

Cette femme la brusque, elle est troublante par ses sautes d'humeur, ce côté sans filtre qui alterne avec un puissant self control. Décidément, depuis ce matin, tout est étrange pour Ève, elle devrait aller se doucher pour se rafraîchir les idées.

— Vous savez, continue la-mère-de-Victoria, certains parcours de vie vous incitent à outrepasser les convenances et à ne plus faire semblant. Moi, j'ai fait la plus grosse erreur de mon existence...

Là, une femme déboule, tonitruante, d'un des bungalows en claquant la porte et en leur adressant un salut exalté, elle gesticule en s'avançant vers elles.

Elle a la soixantaine bien tassée, les cheveux en bataille, coupés courts et teints en rouge, elle porte un paréo bleu blanc rouge avec une étoile blanche, taggué « Habana » qui dissimule à peine des rondeurs très généreuses dont on ne devine pas tout de suite si elles triment de la joie ou de la tristesse. Son pas alerte et son sourire forcé tout comme son « bonjour » un poil trop enthousiaste, pour ne pas dire racoleur, semblent davantage cacher un réel mal-être et, probablement, une profonde solitude. Elle a manifestement très envie de se joindre aux deux femmes, mais elle n'ose pas et reste plantée là au milieu de son trajet. Les propos froids et dérangeants de la-mère-de-Victoria forment un nuage suspendu qui fige l'atmosphère. Ni Ève ni la-mère-de-Victoria n'invitent spontanément Cheveux-rouges à les rejoindre. En dépit de leur silence, leur nouvelle camarade s'installe à leur table. Elle est très matinale, elle aussi, dit-elle en s'asseyant. Elle est venue avec un couple qu'elle a connu dans le cadre de son métier et les deux sont devenus des amis. Ils ont connu une année dramatique, ils sont très fatigués et ils ont encore besoin de dormir.

A ce moment-là, Aziz qui était allongé se lève très doucement, pose son doigt sur la bouche et désigne quelque chose avec son index. Personne ne voit rien, alors, il insiste en penchant la tête dans cette direction, toujours mutique, faisant des pas lents tout en courbant son imposante corpulence. Ève, Cheveux-rouges, Victoria et sa mère sont intriguées. Elles pensent aussi à une farce. Victoria ouvre grands ses yeux, curieuse. Aziz la prend dans ses bras, c'est alors que la mère se lève brutalement, pensant que

sa fille refuserait et pleurerait. Mais, non Victoria accepte et, docile, elle se love dans les bras de Aziz.

— Qu'est-ce qui lui prend ce matin ? Il doit y avoir quelque chose dans l'air. D'abord, elle est attirée par la nourriture qu'elle n'acceptait pas de manger, et voilà que maintenant elle se laisse porter par un inconnu alors qu'elle rejetait tout le monde. C'est à n'y rien comprendre. Mais Aziz, chuchote-t-elle, car il lui a fait signe de parler plus bas, qu'est-ce qu'il y a ?

Et là, elles aperçoivent un caméléon sur une des nombreuses poteries qui décoorent la terrasse, au milieu de ce bric-à-brac de vases anciens, de tables en fer forgé, de morceaux de mosaïques, de nattes et de tapis. Le caméléon se promène lentement au milieu de tous ces objets, il est en toute confiance. Effectivement, comme on le montre dans les documentaires animaliers, il change vraiment de couleur au point de se fondre dans chaque endroit où il se trouve. Ève se reconnaît dans cet animal, malléable et résignée, elle s'adapte à tout, au point de se rendre invisible. Aziz suit l'animal, Victoria toujours dans les bras. Elle lui touche le visage avec ses petites mains dodues et veut l'embrasser.

— Tu es gentille ma chérie, mais je pique, je n'ai pas encore pris le temps de me raser. Tu vois, c'est un caméléon. Alors, qu'est-ce que c'est Victoria, tu répètes ?

— Un ca-lé-méon, répond-elle de façon aussi appliquée que lorsqu'elle a dit son prénom. Ils sourient tous, elle est craquante.

— Un ca-mé-léon corrige Aziz avec tendresse.

Rien à faire, elle n'y parvient pas. Il la repose près du chat comme elle le demande. Avant d'aller se ra-

ser, il s'assure que personne ne manque de rien, puis, en tournant les talons, il leur rappelle qu'il faut profiter de la mer tant qu'elle est fraîche et avant la canicule.

Cheveux-rouges se lève pour se servir. Son corps est une grosse boule qui soulève des odeurs d'huile de monoï. Elle engage la discussion en revenant vers les deux femmes : le temps, la beauté des lieux. Les présentations se font sans trop rentrer dans les détails d'autant que la-mère-de-Victoria ne participe pas. Ève se sent obligée de faire la conversation. Elle apprend que Cheveux-rouges est éducatrice, elle travaille avec des adolescents en difficulté. En général, elle n'aime pas le dire parce que les familles se sentent épiées par elle, à tort, car lorsqu'elle est en vacances, elle oublie vraiment son travail. Puis de préciser, en se goinfrant de gâteaux, que son métier est si dur qu'on ne pourrait l'exercer correctement sans s'accorder de véritables coupures. Cheveux-rouges a une certaine gouaille, celle des personnes qui connaissent les sombres méandres du genre humain et qui ont roulé leur bosse. Elle paraît blasée, mais certainement pas indifférente à ce qui l'entoure. Son regard est terne et ses gestes sont d'une maladresse touchante. Elle parle beaucoup avec les mains. La-mère-de-Victoria fixe l'horizon, silencieuse. Elle semble irritée par la façon dont Cheveux-rouges manque d'élégance dans sa manière de se tenir et de manger, le nez enfoncé à ras d'une assiette débordante de fruits et de sucreries. Alors, toujours sans un mot, elle se lève, impériale, prend sa fille dans ses bras et l'emmène dans leur chambre. Ève aussi veut se lever.

— Ce sont les cordonniers qui sont les plus mal chaussés, dit alors Cheveux-rouges, songeuse. En réalité, je suis là pour me remettre de gros problèmes familiaux que je supporte depuis des années.

A peine quelques instants plus tard, Victoria et sa mère ressortent de leur chambre, elles se tiennent par la main, encore et toujours, et descendent les quelques marches qui les mènent vers la plage. Les deux femmes sont attendries par Victoria que sa mère a mise en petite culotte de bain. L'enfant, porte des brassards qui lui donnent la silhouette d'un petit papillon asymétrique. Une aile est plus haute que l'autre, comme si une blessure l'obligeait à être tenue par une attelle et c'est la main de la mère. Ève, qui ne s'est pas encore nettoyée de la sueur de son jogging, quitte la table en donnant rendez-vous à Cheveux-rouges sur la plage.

Ces deux femmes sont étonnantes. Ève va passer plusieurs jours avec elles sur ce petit monticule au milieu de l'eau, éloignées du vacarme de la cité, entre ciel et mer, avec pour seuls hôtes protecteurs Aziz, Marie et leurs deux garçons. Dès la rencontre avec la-mère-de-Victoria, Ève a senti que quelque chose de miraculeux les lie déjà. Et qui sont les amis de Cheveux-rouges qui ont vécu un drame ? Quel drame ?

Ève se regarde dans le miroir et constate qu'elle rentrera avec un joli teint et un ventre bien ferme, trop ferme. Sans doute a-t-elle forcé sur les abdominaux. Plus personne ne se souvient du corps original d'Ève tant il a pris des formes différentes au cours des dernières années. La seule chose qui n'ait pas changé c'est cette médaille en or qu'elle porte à son cou et dont elle ne s'est jamais séparée. La Vierge et

l'Enfant font partie intégrante de son corps depuis sa naissance. C'est un cadeau de sa grand-mère. Le gommage des reliefs par certains endroits témoigne de l'ancienneté de ce bijou familial transmis de grand-mère à petite fille depuis des générations. Si elle n'est pas croyante, elle croit aux forces de l'esprit des gens qui l'aiment. Plus jeune, Ève était mince et assez grande. Au collège, on la tannait à cause de sa taille, il faut dire qu'elle avait poussé d'un coup. Mais comme elle était une jolie et gentille fille, et une bonne élève, de surcroît, personne n'osait de réelles moqueries. Ses petites camarades enviaient sa sveltesse, et la netteté de sa peau d'adolescente. En regardant ses yeux châtain clair, chacun pénètre rapidement dans le calme intérieur d'Ève, car elle ne cache jamais rien, elle est d'une transparence confondante. Ses boucles en cascade et le doux sourire qui dévoile un léger chevauchement des incisives supérieures lui donnent un air angélique. Elle est consciente de ses atouts physiques, sans jamais les avoir utilisés. D'ailleurs, les garçons étaient découragés par son indisponibilité d'esprit. C'est pourquoi elle a eu très peu de relations avec les hommes. Ève est une femme qui traverse l'existence sans bruit, sans fioritures, docile et en toute discrétion, mais avec beaucoup de gravité. Là, dans la salle de bains, elle touche son corps, elle le palpe, elle le fixe longuement devant le miroir pour lui présenter ses excuses de l'avoir maltraité à ce point, de l'avoir violé, même, par toutes ces explorations intimes, les traitements hormonaux, chirurgicaux et autres qui lui ont été infligés au gré des décisions médicales et tout ça à sa demande, pire, sur son insistance. Parce qu'elle avait de l'espoir.

Maintenant c'est fini, elle a tout arrêté et s'est libérée en abandonnant son sort au destin qui décidera de l'arrivée ou non de cet enfant. Avant de quitter la chambre, Ève vérifie si elle n'a pas reçu de message de Jérôme, mais il n'y a rien que sa photo sur l'écran. Elle la regarde avec attention. Sa grosse tête bien faite de l'intérieur et de l'extérieur surplombe un corps massif et solide que rien ne semble affaiblir : porter des objets lourds, bricoler dangereusement, dépanner un moteur, lever un filet de pêche et surtout supporter sa petite tête à elle, si chargée de soucis sur un coin de son épaule. Elle chérit encore ce creux doux et accueillant car c'est là qu'elle aime se réfugier et c'est dans cette position qu'un soir, il y a bien longtemps, leur avenir s'est scellé. Ève se sent envahie par une forte nostalgie de ces temps de bonheur et d'insouciance. Elle aurait aimé pouvoir prévenir les blessures que lui infligerait la vie avec Jérôme lorsque leur histoire a commencé, mais, ce n'est jamais ainsi que se déroulent les choses. Toujours pas de notification de message. Elle referme la porte de la chambre, se dirige vers la plage, réalisant qu'elle subit toujours cette même torpeur.

Là, Victoria et sa maman font un château de sable. Elles ne se tiennent plus la main, mais leurs doigts se posent les uns sur les autres, pour aplanir la surface de leur construction. Leurs mains se touchent pour transporter l'eau de la mer vers leur château afin de former des boules de sable homogènes qu'elles posent délicatement sur leur œuvre. Cheveux-rouges est déjà là, sous un parasol, absorbée par la lecture d'un livre à la couverture qui rappelle les ouvrages universitaires. Ève pose sa serviette sur le transat

et s'avance vers la mer, elle fend de ses enjambées l'eau cristalline, limpide et étale. Elle aperçoit des petits poissons qui la frôlent. Certains cherchent à lui mordre les orteils, on dit qu'ils mangent les peaux mortes. Elle s'exerce à faire quelques brasses, il n'y a personne d'autre qu'elle dans l'eau. Elle s'imprègne avec un petit frisson de ce spectacle de l'infini. Elle plonge et ouvre les yeux dans l'eau pour voir le fond marin, elle fait quelques cabrioles, comme lorsqu'elle était petite, en essayant de ne pas se pincer le nez et avec pour défi que l'eau ne rentre pas par ses narines et ne l'étouffe pas. Son père lui apprenait à faire cet exercice. Mais elle n'y est jamais arrivée. Elle finit toujours par avaler l'eau à un moment ou un autre et par tousser jusqu'à suffoquer. Aujourd'hui, en fin de roulade, elle porte ses doigts serrés sur ses narines pour éviter de se mettre encore plus mal en buvant la tasse. Puis elle se laisse aspirer par cette immensité et s'y abandonne. Elle voudrait que la mer la prenne, qu'elle efface de sa mémoire tous ces mauvais souvenirs, qu'elle emporte ce malaise qu'elle traîne depuis si longtemps. Elle voudrait que les vagues lui ramènent son vrai Jérôme et leur vie d'avant et qu'elles lavent cette oppression qu'elle supporte depuis ce matin.

Maintenant, Ève est sur son transat, allongée sur le dos, la tête légèrement surélevée, elle voit Cheveux-rouges s'enduire d'huile de monoï. Elle souhaite manifestement avoir la même couleur de peau que celle de ses cheveux. C'est un drôle de personnage, on dirait un culbut. Une fois toute la surface de sa peau couverte, elle va se baigner. Victoria et sa mère sont revenues sous leur parasol. Les bruits des

voitures commencent à se faire entendre, mais ce n'est pas gênant, cette crique est tellement loin de tout que rares sont ceux qui s'y aventurent.

Ève va s'asseoir sur le rivage, les genoux repliés contre sa poitrine, le visage tendu vers le soleil. Cheveux-rouges sort de la mer, vient à côté d'elle et lui demande :

— Vous êtes seule ici ?

— Oui, mon mari n'a pas pu partir, il a du travail à terminer.

— Du coup, vous ne passerez pas de vacances ensemble ?

— Si, plus tard, sûrement. Et vous ?

— Oh moi, quoi, moi ? Eh bien je suis seule. Enfin, je vis seule, mais là, je suis venue avec des amis.

— Bien sûr, c'est ce que vous disiez tout à l'heure. Qu'est-ce qu'ils ont vécu de si grave ?

Cheveux-rouges dévie rapidement la discussion sur des banalités, comme leurs lieux de résidence. Ève habite Bordeaux tandis que Cheveux-rouges vit en banlieue parisienne où elle a élevé ses trois filles. Il est vrai que c'est dur d'être seule avec trois enfants à Paris, mais c'est sa région d'origine et elle est habituée au désordre parisien. Maintenant, ses filles sont grandes, et elle est bien contente d'aller travailler malgré la longueur des trajets, car c'est sa seule distraction dans la vie. Elles discutent des embouteillages, de l'accès aux transports en communs, de la migration de beaucoup de Parisiens vers Bordeaux.

— Il paraît d'ailleurs que les prix de l'immobilier ont flambé, dit Cheveux-rouges, bavarde et avide d'échanges.

— Je ne suis pas trop ces actualités, en réalité. Je suis assez imperméable à ces mutations. Je travaille beaucoup et j'attends que Jérôme revienne de ses longs voyages, parce qu'il est grand reporter.

Ève travaille dans la journée puis rentre dans le quartier familial : ses parents habitent juste en face de chez elle, ils partagent la clôture avec la petite villa de ses grands parents aujourd'hui décédés, tandis que son frère et sa famille sont à deux pâtés de maison de chez elle. Ils ont toujours vécu en clan qui sait respecter l'intimité de ses membres. Leur présence la rassure pendant qu'elle attend que Jérôme revienne de ses périples. Comme elle s'intéresse beaucoup à la peinture, elle ne manque aucune exposition, Bordeaux est une ville très active culturellement. Voilà sa vie, elle suit sa petite routine, elle est une Pénélope.

— Je vous envie d'avoir à attendre quelqu'un. Moi je n'attends personne et personne ne m'attend.

— Vous savez, ça a des limites d'avoir une vie de couple hachée.

— C'est mieux que rien, croyez-moi, dit Cheveux-rouges avant de s'allonger à même le sable. Ève embarrassée, se dirige vers son parasol.

Elle a en effet de la chance d'avoir Jérôme. Elle repense à ce soir où ils se sont rapprochés une première fois. Elle a toujours été secrètement amoureuse de lui. Seule sa grand-mère s'en doutait et elle tentait par tous les moyens de la dissuader de penser à lui d'autant qu'il était en terminale et qu'il allait bientôt partir. Cette année-là, Ève passait en première, donc elle faisait maintenant partie de ceux que les grands invitaient aux fêtes de bac. C'est à une

de ces soirées qu'ils se sont retrouvés seuls et qu'ils se sont embrassés. Jérôme avait visiblement trop bu. Puis dès la fin du mois d'août, il est parti à Paris en la laissant seule avec cette sensation indélébile d'un baiser improbable. Durant l'année scolaire, elle le voyait revenir chez ses parents pendant les vacances. Parfois il était accompagné de petites amies. Ève en était transie de jalousie, même si elle avait décidé de vivre sa vie d'adolescente et d'avoir aussi de son côté, un petit copain. Pourtant cet homme n'a jamais quitté son esprit.

Un mouvement sur la plage et dans la maison d'hôte l'arrache à ses souvenirs. Un des fils d'Aziz fait de grands gestes, c'est l'heure du repas.

Le déjeuner, chez Aziz, est un festival de légumes et de fruits frais et leur goût est si prononcé qu'on dirait qu'ils sont artificiels. On a perdu l'habitude de la véritable saveur des choses et de leurs odeurs. On mange des produits issus de cultures sous serre et gorgés d'eau. Ils sont certes beaux et calibrés, brillants comme recouverts de cire, pourtant ils restent insipides. Ici, sur l'île, ils sont plus petits et parfois difformes, mais toujours succulents. Un buffet est dressé chaque jour, à l'ombre, entre douze heures et treize heures trente. Ève se délecte de légumes grillés et de salades fraîches. Le pain est fait maison ainsi que la citronnade qui a, apparemment, beaucoup de succès puisqu'il n'en reste plus dans la grande fontaine à jus. Les enfants ont dû passer par là. Certains sont à table avec leurs parents, elle ne voit pas tous ceux qui sont arrivés hier soir. Ils ont dû partir en excursion avec Marie. D'après les touristes qu'elle a accompagnés, Marie est une excellente guide. Elle a



insisté pour qu'Ève parte avec elle un jour, mais elle n'a pas voulu bouger. Une prochaine fois peut-être. Marie n'a pas été vexée mais elle a répondu qu'elle comprenait, avec une indulgence qui a troublé Ève.

Dans le coin repas, Ève remarque une maman accompagnée de son jeune fils, il ne tient pas en place. Il fait le tour de toutes les tables, provoque les chats rassasiés et tranquillement affalés à l'ombre, puis revient vers sa mère en lui secouant le bras car il veut retourner à la plage, puis il manipule bruyamment les couverts. On devine que sa mère est sans autorité sur lui et qu'elle ne peut pas le maîtriser. Aziz, pour le calmer, lui offre une vieille boîte en bois ornée de motifs dorés : Tiens, je t'offre un coffre à trésor, et maintenant, va dormir un peu avec Maman. Le petit est ébahi, il prend la belle boîte, remercie Aziz et suit sa mère dans leur chambre, le coffre serré contre sa poitrine.

Ève est seule face à la mer, elle finit de manger puis se dirige vers sa chambre en vérifiant que le hamac n'est pas occupé. Elle file se brosser les dents et prendre son livre, ravie à l'idée de pouvoir le lire dans le silence de la sieste en se balançant.

De son hamac, Ève voit les pêcheurs qui ne sont pas partis ce matin, ils se déplacent entre la mer, les barques amarrées et les rochers. Les visages de ces hommes sont burinés, tannés par le soleil et par le vent. Ils discutent avec des grands gestes. Ils sont au travail toute l'année, du matin jusqu'au soir, pour nourrir leurs familles et négocier chaque jour leur survie face à une nature rude que d'autres vivent comme une récréation.

L'après-midi passe entre lecture et appel Skype avec sa mère. Ève n'a pas réalisé que le temps passe si vite, c'est déjà l'heure de l'apéro. Les excursionnistes sont de retour avec leur guide, Marie. Elle est de ce genre de femme dont on a l'impression qu'elle trouve toujours quelque chose à faire pour ne pas trop avoir à penser. Elle aide à préparer le dîner, puis, hop, elle installe les bougies anti-moustiques, elle donne à manger aux chiens et aux chats et après elle balaie autour du petit bassin. A peine est-elle arrivée de l'excursion qu'elle discute déjà avec les pêcheurs des prises de la journée. C'est un petit bout de bonne femme en short court et en T-shirt large. Elle doit avoir plus de 50 ans et la couleur de sa peau témoigne du temps passé sous le soleil implacable de ces latitudes. Maintenant, elle dresse la table de l'apéritif face au coucher de soleil. Le geste est quasi religieux et le cérémonial est inébranlable avec, tous les soirs, les mêmes rituels pour l'accompagner. Tout le monde est là pour prendre un verre en admirant le spectacle. Ce soir, le soleil est rouge sang. Depuis son arrivée, à cet instant précis très intense, Ève se sent ballottée entre un sentiment de terreur, voire de mort imminente et un calme profond. Terreur parce qu'elle se voit perdue au milieu de nulle part, isolée avec les autres, en pleine nuit, dans des lieux qui lui sont totalement étrangers. Le soleil se lèvera-t-il à nouveau ? Est-ce qu'il y aura un demain ? Le mouvement de l'astre vers la mer est un instant si hypnotisant qu'il lui fait craindre de tous les engloutir avec lui, par-delà l'horizon, vers un ailleurs inconnu. Heureusement, la sérénité et la tranquillité du crépuscule viennent éclipser rapidement son angoisse

de fin du monde et la convivialité tranquille permet la reprise de la permanence de leurs vies.

Certains pêcheurs partent maintenant en mer et les saluent. Tout le monde s'est placé devant l'apéritif. La couleur des peaux qui ont accusé le soleil de la journée sont mises en évidence par les tenues claires, portées pour le dîner. Les uns et les autres font connaissance, et racontent leur première journée. A un moment, Ève surprend un échange entre un homme et sa compagne. Il lui reproche son austérité vestimentaire alors qu'il la trouve si belle et il compare sa tenue à celles des autres, tous sur leur trente et un. Elle lui répond quelques mots, doucement, les yeux baissés. Elle est embarrassée, car il parle trop fort. Ève constate que Cheveux-rouges aussi les observe. A l'expression réprobatrice de son mari, on peut deviner que la réponse ne l'a pas satisfait. Lui est déjà un brin éméché et elle porte sur son visage une profonde tristesse qui semble incompatible avec une volonté quelconque de recherche esthétique.

Ève a déjà connu ce type de situation avec Jérôme, et elle a d'ailleurs une théorie à ce sujet. Elle pense que les femmes se font belles pour se plaire à elles-mêmes essentiellement. Comme les hommes sont niais de penser qu'ils sont le seul moteur de la plénitude féminine ! Elle se souvient, d'un jour, à une période où Jérôme l'incitait à se pomponner comme s'il n'avait pas remarqué que les vingt kilos qu'elle avait pris était un obstacle à toute velléité de coquetterie. Il insistait afin qu'elle s'apprête, comme avant, pour sortir. Ève a conclu, depuis, que les hommes ne comprennent rien aux femmes, ni à la place que leur

corps prend dans leur épanouissement. Elle était malgré tout rassurée de constater qu'il l'aimait encore, en dépit d'une obésité qui la défigurait radicalement. Donc, ce jour-là, elle flânait en centre ville et, comme elle aime bien le faire, elle observait les gens dans la rue, dans les magasins, au restaurant. Une famille en particulier a attiré son attention : un couple accompagné d'un petit garçon et d'une petite fille. La femme devait avoir la quarantaine, ils étaient tous très élégamment vêtus. C'était un samedi matin, ils allaient certainement assister à une cérémonie de mariage. Elle portait une belle robe courte, à peine au-dessus du genou. Les mouvements de la marche faisaient légèrement remonter le tissu sur ses jambes. Elle la remettait en place en la tirant vers le bas de ses deux mains, selon une cadence assez régulière. Était-elle assez jolie ? La tenue lui allait-elle vraiment ? Pour s'assurer de son esthétique, elle ne manquait pas une seule vitrine qui reflétait son image. Elle marchait la tête tournée vers les devantures de magasins pour s'y admirer, à tel point qu'elle ne regardait pour ainsi dire jamais devant elle. Miroir, mon beau miroir, dis-moi à quel point je suis belle. Elle vérifiait si ses jambes étaient assez mises en valeur sans être trop découvertes, si les chaussures allaient bien avec la tenue, si son ventre était assez plat, si son port de tête était bien droit. Elle avançait devant son conjoint en tenant le plus petit enfant qu'elle paraissait traîner. Le compagnon marchait derrière avec la plus grande. Ils semblaient pressés, mais elle prenait tout de même le temps de jeter un œil sur tout ce qui pouvait lui permettre d'apercevoir sa silhouette. Son conjoint ne remar-

quait absolument pas son manège, il ne devait plus la regarder depuis longtemps, il n'était plus son miroir. Comme Ève déambulait au même niveau, la femme s'est aperçue qu'elle la scrutait. Elle lui adressa alors un sourire à la fois fier et complice : elle était en effet une très belle femme et elle le savait.

Sur notre île, l'homme a abdiqué, il ne parle plus tenue vestimentaire, mais il tend une cigarette à sa femme. Aziz et Marie commencent à apporter les entrées, ce qui signifie que tous doivent passer à table. Cheveux-rouges est à la même table qu'un couple, ils sont très en retrait du groupe. Ève voit la femme de trois-quarts, elle est brune et blafarde. L'homme qui l'accompagne l'assiste dans tout ce qu'elle entreprend. C'est lui qui la sert, c'est lui qui ramasse sa serviette emportée par une légère brise. Cheveux-rouges discute et c'est comme si elle parlait dans le vide, car ses amis ne l'écoutent pas. Ce sont sûrement eux dont elle parlait ce matin parce qu'ils ont l'air bien diminués et très abattus. Juste à côté d'Ève, se sont installés la maman et son fils hyperactif qui tente de se faire connaissance avec Victoria, assise à la table voisine avec sa mère qui mange, impassible. Ève sent comme une provocation du sort que de se retrouver au milieu de ce brouhaha d'enfants. Ce soir, elle devra finir de dîner avec les autres. Au fur et à mesure du temps, elle ne sait par quel phénomène, elle trouve la force d'âme de continuer son repas. Il y a aussi un couple accompagné d'une jeune fille apparemment bougonne : elle fronce les sourcils depuis le moment de l'apéro. Et puis, le monsieur un peu ivre et sa femme qui ne se parlent pas, mais ils fument ensemble. Cheveux-rouges tourne sa

tête vers Ève de temps en temps. Comme on fait avec la première copine à qui on a parlé à la rentrée des classes. Elle a très envie de la rejoindre car elle a l'air de s'ennuyer avec ses amis.

L'atmosphère est plus détendue qu'hier soir. Ne serait-ce que parce que le petit « agité », se sentant plus familier des lieux, s'autorise à parler fort et même à rire avec Victoria. Les uns et les autres échangent les carafes d'eau, le sel. On s'apprivoise.

## Chapitre 2 Victoria Station

Aujourd'hui, Ève a pris son petit déjeuner en solitaire, après le jogging. Sa toilette faite, elle referme la porte de la chambre et elle s'oriente vers la petite grille en fer forgé bleu qui ouvre sur la plage. Elle aperçoit Aziz, une tasse de café à la main, qui discute avec la mère du garçon, qui doit avoir sept-huit ans et la femme-qui-ne-s'est-pas-bien-habillée-hier-soir. La première parle très vite, d'une voix aiguë qui dégage une anxiété manifeste.

— Julémoi, nous avons regardé beaucoup d'autres propositions et Julémoi, nous avons décidé de venir ici, au calme. Nous avons surtout envie d'être au bord de la mer.

Ève a bien pris quelques minutes pour comprendre qu'il s'agit de Jules, son petit garçon, et d'elle.

— Julémoi, nous avons aussi vu que les enfants étaient les bienvenus ça nous a encore plus convaincus. Enfin, oui, c'est ça, Julémoi nous étions tous les deux d'accord pour venir ici.

Le petit garçon est très remuant, il tressaute sur les genoux de sa mère comme si des aiguilles lui pi-

quaient les fesses. Il geint et répète qu'il veut tout de suite aller à la mer, qu'il veut monter sur une barque, qu'il veut mettre son masque, qu'il veut, veut... Sa mère, la petite quarantaine, tente de le calmer et lui demande de terminer d'abord son petit déjeuner. Aziz, prend son air vaguement autoritaire et dit au petit bonhomme que la mer n'aime pas les garçons qui ne prennent pas de forces avant de s'y plonger. Et puis, il faut laisser Maman profiter un peu de ses vacances. L'autre femme a un visage à la douceur romantique tout droit sorti d'un dessin animé de Disney. Elle est très blanche de peau avec des taches de rousseurs et de grands yeux marron, ses cheveux châtain longs et raides sont retenus dans une queue de cheval bien serrée, une Lady Disney. Elle affiche une gentillesse et une patience d'ange devant ce garçonnet totalement ingérable. Elle a su le faire patienter grâce aux mots tendres et rassurants de celle qui a déjà une solide expérience des enfants. Elle a sûrement dû connaître cette situation des centaines de fois. Elle doit être mère. Le petit garçon a d'ailleurs fini par s'asseoir sur ses genoux, complètement apaisé par la voix si douce de cette inconnue :

— Vou-aa-là, lui dit-elle en lui caressant tendrement les cheveux, tu es un grand garçon très sage et tu vas remplir ton coffre à trésor de merveilleux coquillages.

Aziz, tends un bras vers Ève pour lui faire signe de venir vers eux. Il la présente comme leur grande sportive et comme une amie. Il dit le mot amie en vérifiant bien qu'Ève acquiesce. Ce qu'elle fait. Encouragé par ce geste, il rajoute à quel point il aime recevoir des gens, faire leur connaissance et, pour-

quoi pas, en faire des amis. Ève, impatiente d'aller se baigner, salue les dames en se dirigeant vers la plage. Pendant ce temps, l'enfant tire sa mère en chouinant, il veut suivre Ève.

— Bonjour tout le monde !

C'est Cheveux-rouges, même paréo, même ton qu'hier matin. Ève la salue et cette fois-ci, file vraiment vers la plage. Les nouvelles camarades ne vont pas s'ennuyer en compagnie de Cheveux-rouges, certainement. Ève ne se sent toujours pas délestée de cette pesanteur étrange et elle n'a toujours aucune nouvelle de Jérôme. Il n'y a pas de Fata Morgana ce matin, c'est déjà bien. Le soleil, qui est déjà très chaud, a nettoyé la brume de la nuit.

Victoria et sa mère sont au bord de l'eau, elles saluent Ève et la petite vient l'embrasser.

— Je ne reconnais plus ma fille depuis qu'elle est là. Ça me change sacrément de ne plus avoir à m'occuper d'un bébé. Elle est devenue subitement plus autonome et plus facile à vivre, c'est miraculeux.

— Comme pour les adultes, il est très utile pour les plus jeunes de changer de lieu et de sortir de sa zone de confort. Savoir faire avec d'autres comportements et d'autres repères est une voie certaine vers l'émancipation, j'imagine, répond Ève.

— C'est pourquoi Victoria s'ouvre aux autres, dès ce premier voyage. Avant, nous n'avons pas pu partir en vacances parce qu'elle n'était pas encore propre. Et puis, depuis sa naissance tout était trop difficile à gérer : son handicap, les aînés, mon travail, et surtout les jugements des autres. Tout a été si lourd que je n'ai pas pris de pause depuis que Victoria est née. Vous avez de la chance, vous, d'avoir des existences

tranquilles et sans souci. Son ton tranchant, sa voix grave est imposante n'empêchent pas d'y déceler un soupçon de regret. Mais Ève est piquée au vif. Elle qui se sent encore trop mal dans sa peau et dans sa tête ne peut laisser dire qu'elle mène une existence sans problème :

— Et que savez-vous de nos vies, comment pouvez-vous juger ainsi sans nous connaître ?

— Je suis certaine que rien n'est plus dur que d'avoir en enfant handicapé. Evidemment, tout le monde a des problèmes, j'en avais aussi lorsque je vivais avec mon mari, mais ma vie était d'une trivialité que je regrette aujourd'hui. Dire que je m'ennuyais de ma tranquillité avant de rencontrer son père à elle !

— C'est étonnant que vous ayez cette appréciation des gens, et si je vous disais que ma vie est extrêmement chaotique et que j'ai frôlé le danger à plusieurs occasions ? réagit Ève.

— Je peux imaginer, en effet, je vous observe depuis hier soir, vous errez à la recherche d'on ne sait trop quoi, vous épiez scrupuleusement les autres comme s'ils allaient vous donner la clé du problème.

— Ah c'est visible à ce point ? Vous m'avez démasquée. J'ai honte, répond Ève effrayée par cette femme qui pénètre les âmes, qui s'est cramponnée à son esprit et qui a de toute évidence l'intention de la triturer. Elles entament un concours de souffrance rapidement interrompu car ni Ève ni la-mère-de-Victoria n'y voient d'intérêt finalement. Elles regardent alors, silencieuses, Victoria jouer innocemment avec ses moules à sable. A-t-elle seulement compris ce qu'on a dit d'elle ?

— Que cherchez-vous à savoir ? demande la-mère-de-Victoria.

— Tout bêtement le sens de mon existence, vers où me mène mon destin, ce que c'est qu'être une femme, comment parvenir à la maternité, voilà mes interrogations du moment.

— La maternité ? C'est la plus grande folie qui soit, réagit sèchement la-mère-de-Victoria.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Eh bien regardez, (elle penche la tête vers sa fille) vous savez, j'ai tout sacrifié pour elle.

— J'imagine.

— Non, vous n'imaginez rien !

Ève accepte encore son autorité mais, c'est maintenant pour en savoir plus.

Cette femme élégante et au caractère bien trempé, occupait une fonction importante dans une entreprise lorsqu'elle a rencontré son mari. Elle a eu de nombreuses aventures avant de décider de fonder une famille avec lui. Elle aime les hommes, d'ailleurs elle en a eu beaucoup dans sa jeunesse, mais aucun ne l'a vraiment transportée. Elle est ce qu'on peut appeler une consommatrice opportuniste, et n'a pas honte de le dire. Ève la sent dans la provocation. Sa camarade veut la pousser dans ses retranchements et la faire réagir. Mais Ève veut poursuivre et ne veut pas abdiquer.

— Qu'est-ce que vous entendez par consommatrice opportuniste ?

— Je fais partie de celles qui préfèrent être mal accompagnées que seules, alors, elles s'attribuent celui qui leur déplaît le moins.

Ainsi va sa vie affective depuis toujours. Et parmi ceux qui étaient dans la course à une époque, elle a choisi celui qui allait devenir son mari. Non pas parce qu'elle était très amoureuse, mais plutôt parce qu'il lui procurait une certaine sécurité et puis il était intelligent et cultivé. Elle était certaine qu'il ne lui ferait pas honte dans les dîners en ville. En plus, il était fou d'elle, que demander de plus ? C'était une assurance pour la vie. Elle ne peut pas dire si elle a été amoureuse avant de connaître le père de Victoria, ou peut-être était-ce une illusion le concernant aussi. Elle ne sait pas ce que ressentent les autres femmes lorsqu'elles sont amoureuses. La-mère-de-Victoria sent une attirance, une complicité, un attachement pour de nombreux hommes, mais en réalité elle n'arrive pas à se décider parmi ses relations. Elle aime tout le monde, tant et si bien que le choix en devient difficile. Contrairement à ce qu'elle montre, elle n'est pas dénuée d'affectivité. Elle est sûrement plus indécise que froide, en vérité. Un peu comme Ève est toujours hésitante. Seulement, Ève a choisi l'homme de sa vie, ou plus exactement c'est lui qui l'a choisie, elle s'est laissé faire et elle a attendu qu'il la cueille. Au fond, elles partagent une forme d'inertie face aux choix de l'existence. La-mère-de-Victoria s'est laissé guider par le conformisme social dont elle s'est toujours assez bien accommodée. Alors, sans trop se forcer et sans aller à l'encontre de ses principes, elle a fondé une famille avec un mari qui lui procurait une vie satisfaisante. Ils ont eu ensemble une fille et un garçon qui ont réussi et qui ont grandi avec les problèmes classiques de l'adolescence. Tout allait bien, selon un train-train partagé par nombre de ses congénères. Et

puis voilà que sa vie bascule lorsqu'elle fait cette rencontre. A ce moment du récit, on voit les autres arriver. Lady Disney, Cheveux-rouges, Julémoi et son fils que l'on devine maintenant par le cliquetis des objets de sa boîte à trésors qu'il pose immédiatement sur son transat avant de se précipiter dans l'eau. Julémoi supplie son fils de sortir de la mer pour lui mettre une crème protectrice. Elle est chargée de masques, de tubas, de palmes, de seaux à sable, de chapeaux, de t-shirts protecteurs de soleil, de revues et, en plus, elle porte un gros sac. Lady Disney l'aide à ranger ses affaires, tandis que Cheveux-rouges s'occupe de faire sortir le petit de l'eau. Elles déposent tout ce chargement sous le parasol. Julémoi leur est très reconnaissante de leur aide.

— Merci beaucoup mesdames, si mon mari était là, je ne vous aurais pas dérangées.

— Maman, mais t'as pas d'mari ! corrige son fils.

Julémoi est confuse. Cheveux-rouges et Ève se regardent et leur complicité s'est maintenant inscrite. Julémoi bafouille quelques mots rapides inaudibles, attrape son fils pour le couvrir de crème solaire, puis le prend par la main et fonce vers la mer. Ils vont observer les poissons, rien que tous les deux, avec leur masques et tuba. Julémoi est très contente. Ils ne s'étaient jamais baignés en Méditerranée. Cette mer est si douce, si agréable qu'on peut y plonger tout de suite, sans grelotter de froid et sans serrer les fesses. Lady Disney s'installe sur son transat, son compagnon n'est pas avec elle, Cheveux-rouges reprend son livre dans la même position qu'hier.

— Elle doit encore être une blessée de la vie. Mari ou pas de mari ? Mystère. La vie des femmes

est jonchée de semblants dit à Ève la-mère-de-Victoria en s'accroupissant sous son parasol pour récupérer ses lunettes de soleil. En réalité, j'ai toujours l'impression d'être la plus mal lotie, mais vous avez raison, on ne sait jamais rien de la vie des autres, ni de leurs souffrances, c'est aussi impossible que de pénétrer leurs rêves. Cette jeune femme a l'air si fusionnelle avec son fils qu'il doit y avoir quelque chose de bien particulier, qu'eux seuls partagent et partageront à jamais. Le ton change, il devient plus confidentiel, et la-mère-de-Victoria est plus accommodante. Ève lui parle de la période très dure qu'elle vient de traverser et dont elle n'est pas tout à fait remise. Elle est restée longtemps isolée, mais elle a compris que la solution pour se sortir de ce tunnel ne pouvait venir que d'elle. Contrairement à ce qu'elle pensait à une époque, le duo qu'elle forme avec Jérôme ne peut pas lui suffire. Elle mesure maintenant à quel point les autres lui sont indispensables.

— C'est probablement ce besoin impérieux que vous avez immédiatement remarqué dès que vous m'avez vue, j'erre en quête des autres, dit Ève avec une forte lassitude dans la voix.

— On reconnaît une femme désorientée, quand on l'est soi-même.

Et pourtant, c'est bien une rencontre qui a perdu la-mère-de-Victoria. Elle a connu cet homme à l'occasion d'un séminaire de travail à l'étranger, il était le plus convoité par les femmes du groupe, et c'est elle qu'il a séduite. Elle avait 43 ans, sa vie sexuelle était bancale depuis bien quelques années. Ses seules préoccupations étaient, par ordre d'importance, ses enfants, sa famille, donc son mari aus-

si... un peu, et le travail. Et voilà qu'un homme au caractère jovial, expansif, drôle et chaleureux, bref tout à l'opposé de celui de son conjoint, rentre dans une vie tout ce qu'il y a de plus ordinaire et sans embûche comme un chien dans un jeu de quilles. Il a réveillé tous ses sens et lui a appris l'excitation que procurent le désir, l'attente, l'interdit et l'incertitude, tous ces sentiments qui lui étaient étrangers jusque-là. Ils ont entretenu pendant quelques mois une relation secrète. Mais elle ne supportait plus de mentir à un mari qu'elle respecte profondément, ni à ses enfants. Alors elle a décidé de révéler toute la vérité à sa famille.

Évidemment, l'aveu a été un choc pour tout le monde, en particulier pour son mari. Les enfants, quant à eux, étaient à un âge où leurs copains primaient. Ils construisaient leur avenir et les histoires des parents ne faisaient plus partie de leurs premiers centres d'intérêt, voire n'étaient plus leur affaire. Elle s'installe donc avec ce nouveau compagnon, beau, charmant, jeune et riche. A partir de là, le temps s'est écoulé plus lentement et leur vie est devenue d'une banalité inattendue. En vérité, un couple formel, c'est d'un manque d'originalité ! L'excitation du début s'est peu à peu muée en ronron quotidien avec son cortège d'interrogations sur le bien-fondé de sa décision de changer de vie. Elle a gardé de bonnes relations avec son mari ainsi qu'avec leurs amis communs. Les enfants grandissaient et ne lui ont pas tenu rigueur de son départ. Finalement, tout le monde l'a plutôt épargnée. C'est qu'avec le temps, les rancœurs s'apaisent. Tout le monde prenait de l'âge et elle aussi vieillissait. Elle

était plus rapidement épuisée par les soirées festives et les week-ends agités dans lesquels l'entraînait son compagnon plus jeune. Ils avaient encore tous les deux du désir l'un pour l'autre et c'était assez rare de pouvoir l'affirmer à près de 45 ans, tandis que ses amies soupçonnaient leur hypothétique pré-ménopause chaque fois qu'elles ressentaient une manifestation corporelle nouvelle et bizarre: J'ai un sommeil agité, ça doit être la pré-ménopause, j'ai souvent mal à la tête, je suis bouffie, c'est sûrement la pré-ménopause. La-mère-de-Victoria a pensé la même chose lorsqu'elle n'a pas eu de règles après plusieurs semaines. Les changements semblaient venir confirmer l'extinction hormonale chez elle aussi. Seulement elle avait d'autres signes et c'étaient des nausées et des vomissements. Elle était enceinte de Victoria à 45 ans. Elle s'attendait à tout sauf à cette terrible nouvelle confirmée à plus de cinq mois de grossesse. On lui a alors parlé de déni de grossesse, elle répondait qu'elle se croyait ménopausée. Son compagnon voulait garder le bébé et ses enfants aussi. Et puis, à ce stade de grossesse, elle n'avait pas le choix, surtout que les examens montraient un fœtus normal. Ève ne peut s'empêcher de constater une fois de plus à quel point la vie est mal faite. La voix grave et autoritaire de la-mère-de-Victoria l'intimide, et résonne dans sa poitrine qu'elle sent se dilater, jusqu'à lui serrer la gorge. Cette histoire finit forcément mal et Ève ne sait pas pourquoi elle s'inflige cette charge. Sa camarade continue de parler, tel un rouleau compresseur. Ses enfants voulaient absolument un petit frère ou une petite sœur, ils l'ont harcelée, en la taquinant sur



ce que leur rapporterait le baby-sitting. La déclaration surprise de la grossesse l'a dépouillée de toute cette volonté de fer qui la définissait auparavant. La-mère-de-Victoria était anéantie et elle en perdit toute capacité décisionnelle. Encore aujourd'hui, d'ailleurs, elle s'abandonne au sort qui s'est abattu sur elle comme la foudre qui fige celui qui la reçoit. Brutalement, elle est devenue si désinvolte qu'elle en a oublié certains rendez-vous de suivi de grossesse, puisque les échographies n'avaient rien montré d'inquiétant. Restait l'amniocentèse, très fortement recommandée par son gynécologue du fait de son âge, mais elle ne l'avait pas faite, par négligence ou par confusion, à ce jour, elle ne saurait l'expliquer. Elle se sentait traverser un brouillard dense sans rien y voir.

Il s'agit bien de cet aspect de la personnalité de cette femme qu'Ève a perçu lors de leur premier échange : si la-mère-de-Victoria est insaisissable c'est qu'elle est une superposition de forces et de fragilités, de certitudes et de doutes. Mais en réalité qu'est-ce qu'une femme forte ? Julémoi, par exemple, qui est dans la mer avec son fils, a l'air si fragile, et pourtant elle doit être d'une force inouïe. Pensez à toute l'énergie déployée pour sauver les apparences et donner une vie « normale » à son enfant. La-mère-de-Victoria observe aussi ce couple mère-enfant qui barbotent seuls dans la mer sous une lumière éclatante. Le petit garçon, ivre de joie, envoie des éclaboussures au-dessus de lui qui retombent aussitôt sur sa tête tels des chapelets de perles translucides. Julémoi, transportée elle aussi, rit aux éclats et se déploie sans retenue, elle semble

libérée. La-mère-de-Victoria aussi ressent cette délivrance sur cette île, c'est exactement ainsi qu'elle imaginait ce séjour : loin de toute formalité sociale. Elle échappe enfin aux regards intransigeants et aux jugements des autres. Depuis la naissance de la petite, toutes ses réactions sont sujettes à réprobation et personne ne tient compte de sa détresse. Si la-mère-de-Victoria se sent délivrée, ce n'est pas le cas d'Ève, encore bien dérangée par la tournure que prend cette rencontre. Et puis ce soleil, qui tape, le sable qui fume de chaleur, c'est une vraie fournaise aujourd'hui. Il faut absolument qu'Ève aille se rafraîchir, qu'elle s'appuie sur la mer pour se tenir droite face à la-mère-de-Victoria qui raconte déjà son accouchement. Il s'est très mal passé, alors qu'elle l'attendait comme un soulagement, après une grossesse particulièrement dure qu'elle a terminée ali-tée. Porter un enfant après 45 ans est épuisant. Elle ne se rappelle pas tous les détails, mais elle garde en tête quelques bribes de souvenirs. L'équipe médicale a mis du temps à examiner le bébé. Ça, elle s'en souvient bien. Par la suite, avec toutes les précautions d'usage, on lui annonce que c'est une petite fille, qu'elle est en bonne santé et, rapidement, on lui dit que le bébé est sûrement trisomique, diagnostic qu'il faut vérifier par des tests sanguins qui sont déjà partis en laboratoire. Néanmoins, ils lui font comprendre qu'avec l'examen clinique leur constat était presque certain. Elle s'interrompt à ce moment du récit et propose à Ève d'aller nager. Ce souvenir, sans doute. Elle confie au passage Victoria à Cheveux-rouges qui joue déjà avec la petite venue s'asseoir auprès d'elle. Leur crique abrite la

naissance de liens forts qui se tissent au long des heures qui passent. Ève n'a d'autre choix que de se laisser couvrir par ce nid d'émotions mélangées en cours d'édifice.

Elles s'assoient toutes les deux dans l'eau qui leur arrive jusqu'aux mollets. Ève est prête à encaisser maintenant qu'elle est dans la mer. la-mère-de-Victoria était comme folle après l'annonce de la trisomie. Elle disait que ce n'était pas sa fille, que l'équipe se trompait, qu'elle confondait avec un autre box et avec une autre femme. Elle avait du mal à bouger et elle demandait à son compagnon où était leur bébé, elle s'entêtait. Lui, faisait les cent pas à côté d'elle, la tête baissée, rongé par son chagrin. Comme il ne répondait pas, elle insistait, où était leur enfant ?

Le médecin lui montre sa fille et c'est bien ce nouveau-né. C'est votre fille, madame, c'est bien elle. Là, elle s'énerve : Mais qu'est-ce qu'il me raconte, lui ? Montrez-moi mon bébé, vous dis-je ! On lui explique, elle répond : Pfff, vérifiez s'il vous plaît. Faites correctement votre travail, enfin, c'est comme ça que vous traitez vos patientes, hein ? À ce moment-là, son compagnon s'assoit sur le lit, à ses côtés pour la calmer. Elle lui tient alors la tête avec ses deux mains qui serrent son visage, ils se font face, les fronts se touchent. Ils se regardent les yeux dans les yeux et elle lui dit qu'elle et lui n'ont pas pu donner un enfant pareil, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'à la voir, elle n'a rien de lui ni d'elle. Lui est beau et en bonne santé et elle aussi, tandis que ce bébé est un monstre. Qu'ils le prennent, elle n'en veut pas ! Puis après tous ces

cris, elle a replongé dans cette apathie qui l'ensermerait depuis l'annonce de la grossesse et, dès ce moment, elle se sent comme aspirée par une douleur profonde et mélancolique. Elle ne veut pas voir le bébé, ni le toucher. Les médecins ont mis sa décision et son comportement sur le compte d'un baby blues sévère ou elle ne sait plus trop quoi. Or, elle était tout à fait consciente que sa vie était fichue mais qu'elle le serait peut-être un peu moins si elle n'avait plus affaire à cette horrible créature.

Elle a eu quelques heures pour décider si elle souhaitait le garder ou le placer en vue d'une adoption. C'est étrange comme tous ces souvenirs lui reviennent de cette façon aujourd'hui. Ses mots font à Ève l'effet de la brûlure d'un fer incandescent qui la secoue et comme elle ne sait que dire, elle lance :

— J'ignorais que l'on pouvait décider de laisser un enfant pour adoption. Disons, que je ne me suis jamais interrogée à ce sujet. Pardon, je dis n'importe quoi parce que je ne sais trop comment réagir.

— Ce n'est rien. Quand vous n'êtes pas confrontée aux événements, vous n'avez pas de raison d'y penser. Lui a voulu la garder tandis que moi, je n'en ai pas voulu jusqu'au bout. Et moi, je ne comprends pas comment, puisque tout était presque parfait, cette ineptie a pu se produire. Je me disais que je vivais un mauvais rêve, il n'y avait pas de doute que le lendemain, je me réveillerais et que je serais dans mon appartement prête à aller travailler, et que mes enfants m'appelleraient pour passer déjeuner samedi, comme d'habitude. Attendez, juste quelque seconde, je reviens.

Elle s'arrête et part nager vers les profondeurs, quelques brasses très lentes et élégantes, elle a l'allure d'une nageuse de compétition. Ève est décontenancée par cette femme troublante et dure. La-mère-de-Victoria n'a jamais connu ces moments d'affection intense, ces aventures exaltantes ou romantiques qui auraient pu être un répit dans une vie qu'elle a voulue planifiée, mais que la complexité du destin a tragiquement rattrapée. A dire vrai, Ève qui s'écroule au moindre imprévu, aurait bien aimé être armée d'un peu de la carapace de cette femme. Elle attend que la-mère-de-Victoria revienne, avec un mélange d'angoisse et de curiosité. Finalement, sa vie conventionnelle a volé en éclat grâce ou à cause de Victoria et elle est devenue cassante et rude. Si à un moment de son existence, elle a pu s'autoriser la volupté, cette naissance l'en a apparemment détournée. Le seul homme qui lui ait fait tourner la tête l'a emportée dans un tourbillon de malheurs. La-mère-de-Victoria n'a jamais dû s'enfouir la tête sous une tonne de couvertures pour se repasser la pellicule d'un moment grisant comme celui du premier baiser ou du premier effleurement.

Ah ce baiser originel ! Ève se souvient de cette soirée, c'était quelques jours avant Noël, l'un des anciens élèves du lycée avait décidé de réunir la bande pour parler du bon vieux temps. Ève avait obtenu son bac quelques années auparavant et Jérôme, de passage en province, les avait rejoints. Il était seul. Le dîner était très convivial et chaleureux, ils étaient tous très heureux de se revoir et de partager autour de leurs activités et de leurs diverses trajectoires de vies et, comme à son habitude, Jérôme mono-

polisait l'attention. Il dégagait toujours autant de vigueur à laquelle se mêlait maintenant, une petite dose de fragilité tout à fait assumée. Comme il souhaitait devenir grand reporter, inévitablement ce qu'il avait à partager avec eux était autrement plus amusant que de parler de l'ambiance de la fac de droit ou d'un problème mathématique. Ils avaient évoqué l'époque du lycée, ils s'informaient sur les parcours des absents, faisaient des blagues sur les réputations des uns et des autres et sur leurs souvenirs communs. Jérôme était un voisin, Ève et lui habitaient dans le même quartier à Bordeaux. Les adultes l'avaient repéré comme un jeune casse-cou. C'est un enfant unique, il se gérait tout seul car ses parents, tous deux chercheurs, étaient souvent absents. Lui et sa famille dérangeaient d'autant plus qu'il aimait pratiquer des sports extrêmes tel le parachutisme ou le deltaplane, que les parents considéraient comme des comportements à risque. Ils ne voyaient pas d'un très bon œil que leurs enfants le fréquentent. Il avait deux ans de plus qu'Ève et, lorsqu'elle l'a retrouvé au lycée, elle a pu constater combien sa popularité avait pris de l'ampleur. Il était toujours entouré d'un essaim de copains, et plus encore de copines. Il l'a tout de suite fascinée par son assurance et son naturel. Il n'était pas extraverti, mais plutôt ténébreux. Il était de grande taille et son corps était sculpté comme celui d'un sportif de haut niveau. Il avait une gueule, comme on dit. Il n'était pas vraiment ce qu'on peut appeler un bel homme, mais il avait un charisme certain. Il intriguait la petite jeune fille sage qu'elle était, qui étudiait bien au lycée et qui était assidue à ses cours

de danse moderne. A ce dîner des anciens, au fur et à mesure de la discussion, Jérôme avait l'air de découvrir la renommée dont il bénéficiait plus jeune et il s'en amusait. Il était très sincèrement surpris d'apprendre que tout le monde le prenait pour un intrépide et que sa famille troublait. Ève, qui est d'un tempérament discret, elle, l'*homo trouillardus* au féminin, écoutait sans beaucoup intervenir, acquiesçait quand il le fallait et riait avec les autres. Comme à son habitude, elle se laissait porter par la dynamique du groupe. Même ce soir-là et avec ses amis les plus anciens, elle avait l'impression que rien de ce qu'elle aurait pu dire ne saurait être intéressant, d'autant que les récits de Jérôme, eux, captivaient toute l'assistance.

Elle était assise juste en face de lui et elle le regardait avec la même admiration que jadis. À l'heure du dessert, les convives changèrent de place, les groupes se faisaient et se défaisaient au gré des évocations communes. Ève ne bougeait pas, elle échangeait avec ceux qui se regroupaient près d'elle.

A un moment, quelqu'un l'a enveloppée de son bras, c'était Jérôme. Il s'est assis à côté d'elle. Son ton moins assuré lui a fait penser à son attitude gênée lorsqu'il l'avait embrassée il y a quelques années. Il lui a posé des questions très banales sur sa vie, ses études. Le temps du repas s'étirait, ils se sont laissé aller des confidences qui incitent à la proximité, alors, aidée par l'alcool, elle a posé sa tête sur son épaule. Là, il s'est mis à lui caresser les cheveux et lui a demandé si elle se souvenait de cette soirée-là. Il n'avait pas oublié, lui non plus, ce fameux baiser. Elle a senti alors la banquette se dérober sous son

corps. Elle ne lui a pas tout de suite avoué cet attachement pour lui qui durait depuis sa plus tendre jeunesse, mais, depuis ce soir-là, ils ne s'étaient plus quittés. Les discussions autour d'eux, n'étaient plus qu'un brouhaha imperceptible qui n'atteignait pas leur petite bulle.

Les copains, au départ, ont eu du mal à croire que Jérôme puisse se mettre en couple avec une femme comme Ève, qui est d'un caractère tout à l'opposé du sien : organisée, n'aimant pas les conflits, pas très amusante, réservée et absolument pas entreprenante ou audacieuse. Certains l'avaient prévenue des risques du métier de Jérôme et de son instabilité légendaire. Mais la vie est ainsi faite et les mises en garde ou les réserves n'ont jamais eu raison de leur couple. Seules les perturbations internes ont failli le mettre en péril, jamais l'entourage.

Ève rêve, et réalise qu'elle est bien loin du temps de dévouement inconditionnel et elle regarde leur petite crique sur l'île. Il y a du va-et-vient sur la terrasse où Aziz et Marie servent les « lève-tard ». En bas, vers les rochers, la mère de l'adolescente bougonne marche pieds nus sur les petits rochers coupants, elle porte un appareil photo apparemment très sophistiqué à la main. Elle travaillerait chez Médecins Sans Frontières, que ça n'étonnerait personne, elle en a l'allure.

La vie des autres...

— Vous comprenez maintenant que ma vie est, de toutes façons, ruinée.

La-mère-de-Victoria émerge subitement des flots derrière Ève et reprend son récit exactement

là où elle l'a interrompu. Si elle avait abandonné sa fille à l'hôpital, elle aurait au moins été dispensée de sa présence physique et de la vue de ce visage difforme. Mais c'est lui, là, son père qui l'a convaincue de la garder, parce que c'était leur projet à eux deux, qu'ils en étaient responsables, il s'en occuperait, c'est le destin qui les avait unis autour de cette épreuve et patati et patata. Il l'assurait qu'aujourd'hui les trisomiques vivent bien et sont de mieux en mieux acceptés par la société.

Les vapeurs des médicaments contre l'angoisse, la sédation provoquée par les antalgiques ont eu raison de son premier élan qui était d'abandonner la petite. Elle a refusé de la nommer. C'était « elle » ou « la petite », mais elle n'arrive toujours pas à l'appeler par son prénom, sauf lorsqu'elle la gronde, ce qui est exceptionnel car « la petite » est remarquablement obéissante et sage. Et si jamais l'envie de la réprimander lui traverse l'esprit c'est uniquement parce que cet être a le tort d'exister, qu'il est collé à elle, qu'il lui manifeste une affection encombrante et qu'il n'y a jamais rien à lui reprocher, elle est trop docile. Et puis elle ne s'explique pas que sa fille soit gentille alors qu'elle la rejette souvent.

Elle a mis du temps à accepter de prendre cette enfant dans les bras.

Plusieurs mois ont passé. Ce n'était pas un baby blues dont elle souffrait, mais un « deep-long baby dark. » Pendant ce temps, son compagnon se renseignait avec minutie et assiduité sur le suivi des enfants trisomiques afin de stimuler Victoria et d'anticiper sur le retard de développement pour le limiter au mieux. Non, elle ne peut rien lui repro-

cher à ce sujet, il a tout pris en mains. La-mère-de-Victoria ne pouvait, ni se lever du lit, ni répondre à ses amis ou à ses collègues qui souhaitaient la féliciter. Dans l'immédiat, personne d'autre que la famille très proche n'a été au courant. Les voisins l'ont appris les premiers parce que le papa sortait le bébé pour les promenades quotidiennes. Mais à ce jour, ses collègues de l'époque n'en savent toujours rien. Ses anciennes connaissances se sont éloignées d'elle, elles ne comprenaient pas son mutisme ou peut-être, au contraire, le respectaient-elles. Elle n'est pas retournée travailler comme prévu, elle a prétexté que sa fille souffrait d'une maladie génétique rare et que son état nécessitait des soins particuliers. Ça fait moins honte que la trisomie. Oui, c'est ainsi, elle avait la conviction qu'une maladie grave lui aurait davantage sauvé la face.

Pendant près d'un an, elle a joué au chat et à la souris avec la petite pendant que le papa se chargeait des rendez-vous médicaux. Puis, petit à petit, son compagnon l'a mise en situation, afin qu'elle se rapproche du bébé. Il posait le maxi cosy sur son passage dans le salon pour l'attendrir. Comment ne pas craquer à la vue des petites jambes qui gigotent dans le pyjama et puis ses petits babillages et les « areu, areu » du bébé. Progressivement, elle revenait à la vraie vie malgré cette épreuve amère et pesante. Vers le début de la deuxième année, elle s'est sentie arrachée à la tristesse et qu'elle s'est résignée à sa nouvelle destinée. C'est surtout grâce à l'énergie et à l'amour de ses deux grands enfants qui s'occupaient de la petite à tour de rôle et qui tentaient de la convaincre que le handicap ne se voyait pas,

qu'elle était trop mignonne, qu'elle jouait, qu'elle leur répondait. Ils se sont engagés à être toujours présents pour elle. Ils sont vraiment formidables, ses enfants.

D'abord les tâches très « techniques » l'ont rapprochée de sa fille, elles lui évitaient d'avoir à lui montrer de l'affection. Faire la garde malade, sans plus, lui convenait. Alors elle prenait le relais de son compagnon pour les rendez-vous chez le psychomotricien, l'orthophoniste etc. Ils l'ont amenée progressivement à participer aux séances avec sa fille. Mais lorsqu'elle la regardait et que la petite lui tendait les bras, parce que les trisomiques sont très affectueux, eh bien, sa première réaction était toujours la répulsion et cela reste encore vrai aujourd'hui. Pourquoi est-ce tombé sur elle ? Certes elle a dû commettre quelques péchés dans sa vie, sans grande importance, mais pourquoi faut-il qu'elle soit punie ainsi jusqu'à en mordre la poussière ?

Puis, elle a tenté de reprendre un travail à mi-temps, peut-être une solution pour sortir de cet enfer. Mais même un temps partiel est difficilement compatible avec l'organisation d'une maman d'enfant handicapé. Elle a d'abord demandé à changer de filiale pour ne pas revoir ses collègues, quitte à être dégradée dans ses fonctions. Ses proches la félicitaient de s'être bien ressaisie, de la façon apaisée avec laquelle elle abordait sa vie de mère d'enfant handicapé. Tu parles ! La-mère-de-Victoria se vit comme une mauvaise maman qui néglige sa fille. Elle ne manque jamais de prendre soin d'elle-même et elle ne se présente jamais dépenaillée face à des

étrangers, quelles que soient les circonstances, car c'est dans son apparence que réside beaucoup de sa dignité. Elle n'a effectivement pas du tout l'air d'une *mater dolorosa*. Il n'est pas question que cet enfant lui dérobe ce qu'il lui reste de beauté et d'envie de vivre.

Avant qu'il commette l'impensable, son compagnon ne l'a pas épargnée. Il ne manquait pas une seule occasion pour l'accuser de tout au sujet de la petite.

— Vous voyez ma vie ? Un gâchis. Depuis sa naissance, son père et moi avons traversé tous les deux notre existence comme des fantômes. Elle inspire fort et se tourne vers Victoria qui l'appelle.

— Tiens, elle a accepté de me laisser tranquille un peu plus longtemps cette fois. Je vais la chercher. Elle récupère la petite qui trépigne près de Cheveux-rouges, elle prend une bouée et un chapeau pour elle sous son parasol.

— Vous ne voulez pas vous couvrir la tête ? demande-t-elle à Ève. Il fait trop chaud non ? J'ai une casquette en plus.

— Non, merci, je me mouille régulièrement les cheveux, ça ira, répond Ève.

Un scooter s'arrête et deux jeunes gens descendent en short de bain. Juste derrière eux une voiture noire de gendarmes se gare le long de la crique, vers l'entrée de la maison d'hôtes. Souvent les agents de l'ordre font une halte pour se rafraîchir lorsqu'ils sont en fin de service ou simplement parce qu'ils ont trop chaud. Aziz les connaît tous et leur sert à boire.

Ève se sent de moins en moins capable d'écouter l'histoire terrible de la-mère-de-Victoria. Elle est bousculée, désarmée, choquée par la violence de toutes ces émotions. Elle a mal et elle voudrait fuir cette femme terrifiante. Elle regrette d'avoir tenu du l'oreille. D'ailleurs c'est souvent le cas. Toutes les confidences qu'elle reçoit sont lourdes à porter. Mais la mère et sa fille reviennent vers elle.

— Quand je pense que je lis des choses comme le fait qu'un enfant handicapé est une lumière à la maison, et que quand il n'est pas là, il y a un grand vide et autres bêtises de ce genre. Mais comment peut-on sortir de pareilles absurdités si ce n'est pour vendre du papier ou de faux bons sentiments. Ces envoûteurs pousseraient presque les couples à ne mettre au monde que des enfants malades. Cette fille est un fardeau fait de souffrance, d'incapacité, d'impuissance, d'interrogation, de temps perdu, de fatigue, d'isolement, d'envie de quitter ce monde cruel qui a été capable de me faire donner vie à un petit être innocent qui va endurer toute son existence alors qu'il n'a pas demandé à venir au monde. Quant à mon compagnon, j'aimerais bien retrouver ce qui a pu me séduire chez ce petit rigolo superficiel et sans consistance. Il n'aurait dû être qu'une passade ou tout bonnement rien du tout. Il portait un blazer bleu marine sur un jean délavé et des mocassins noirs. Mais, franchement, qui s'habille comme ça aujourd'hui à part les dragueurs de supermarché ? Et puis sa coiffure, l'odeur de son parfum, j'ai toujours eu horreur des hommes qui se parfument, à la fin tout m'exaspérait chez lui. A cet instant Ève frémit de culpabilité car la petite écoute

tout leur échange. Mais elle trouve de l'énergie pour passer outre, c'est probablement qu'elle s'arme elle aussi face à la vie.

Seulement l'autre tient à l'achever et ne s'arrête pas là. La-mère-de-Victoria n'avait alors plus que mépris pour son compagnon. Elle le provoquait parfois, elle le reconnaît. Lorsque que la petite gazouillait, le cou tendu vers sa mère, celle-ci détournait son regard vers le père. Comme pour lui passer la balle ou se défaire de la responsabilité de l'affection que sa fille lui tendait comme une lourde charge. Tiens, c'est pour toi puisque c'est toi qui as voulu la garder.

— C'est vrai quoi ! Le pire c'est quand il fallait la changer. Dieu merci cette épreuve est terminée. Mais à plus de trois ans, elle n'était pas encore propre. Elle était lourde et sentait mauvais. Les excréments d'un grand ont une odeur très différente de celle des petits cacas de bébés. Alors, ces contraintes, ces désillusions, ces mensonges, abîment et usent un couple. Lui s'est remis à travailler à temps plein et même à rallonger ses journées. Il avait un exutoire. Elle, aucun. Entre les visites médicales, les attentes, les courses pour cette fille, elle était prise comme dans une lessiveuse. Son mari observait sa vie de près parce qu'ils avaient gardé de solides liens tous les deux. Il leur arrivait même à ce moment-là d'avoir des relations sexuelles à nouveau, ce qui déroutait pour le moins les enfants. Mais il ne faut pas croire, elle revenait chercher chez lui la sécurité et aussi la tendresse. Rien de bien érotique, elle ne lui trouve toujours rien de très excitant sexuellement.

Au même moment, elle était certaine de la dévotion de son compagnon pour sa petite famille pas tout à fait comme les autres, lorsqu'un soir il n'est pas rentré. Là, Ève redresse ses épaules, attentive, son cœur se met à battre la chamade, la tension monte, son visage se referme. Il lui est plus difficile maintenant de partir que de rester.

— J'étais dans un tel état d'indifférence, depuis l'arrivée de cette enfant dans ma vie, que rien ne pouvait m'atteindre. C'est pourquoi, au début, je ne m'étais pas inquiétée. Je me suis endormie en pensant qu'il me rejoindrait plus tard dans la nuit, comme ça lui arrivait parfois. Mais au réveil, il n'était pas auprès de moi, comme tous les matins. Je cherchai mon portable et j'y trouvai un texto qui disait : Je pars, je vous quitte, c'est trop dur pour moi.

— Non, ce n'est pas vrai ! Il est parti ? Comme ça ?

— Oui ! hein, toi, elle prend Victoria à témoin, tu te souviens de quand Papa n'est plus venu à la maison ? C'est l'histoire du père de famille qui est allé acheter un paquet de cigarettes et qui n'est jamais revenu. Eh bien, on ne devrait pas en rire parce qu'elle peut arriver !

Victoria hoche la tête. En parlent-elles souvent ensemble ? Ni l'une ni l'autre ne semble affectée par cette discussion crue au sujet du père. Ève est perturbée, crispée, elle résiste au mouvement de va-et-vient des vaguelettes et elle cherche toujours à cacher à quel point l'histoire la retourne comme un gant. C'est vraiment une vie de pas de chance. Ce matin-là, à la lecture du message d'adieu, alors

que la-mère-de-Victoria était auparavant anesthésiée, elle a senti sa tête enserrée par la colère. Plus rien n'existait que ce sentiment qui l'envahit rapidement et qui lui donnait une envie de hurler et de tout casser. Si lui était fatigué que devait-elle dire, elle, alors, elle qui n'a pas voulu la garder ?

Il est lâche, elle l'a toujours su. C'est certainement son éducation catholique pétrie de culpabilité qui l'a retenu d'abandonner la petite, au début. Oui, mais une fois dans la vraie vie, hé hé, eh bien il faut composer avec ses convictions, l'épuisement et le déshonneur, piètre nigaud, et il faut vivre avec. Oh mais lui n'en pouvait plus, pauv'chou ! Donc maintenant c'est à elle seule qu'il revient d'assumer une décision qui n'est pas la sienne et qui est inspirée par la morale et les limites de Monsieur.

Elle a appelé immédiatement son mari pour lui annoncer la nouvelle. Il lui a demandé de revenir, il a insisté : cette maison, est toujours la tienne. Il lui a assuré qu'il l'aimait encore et qu'il saurait s'occuper de la petite comme si c'était la sienne. Mais pourquoi bon Dieu, tout le monde voulait-il s'occuper de sa fille sauf elle, si ce n'est pas par pitié ? Seulement, elle n'avait besoin de la commisération de personne. Elle se sentait enfin libre, paradoxalement, même avec cette fille à la patte.

Tout le monde fait semblant, car en réalité personne ne sait quoi dire face à une personne handicapée et ses proches. Souvent, il vaut mieux se taire. Lorsqu'on a su que son compagnon avait quitté le domicile conjugal et qu'elle était désormais seule avec sa fille, Ah là, il a été rhabillé pour l'hiver. Les gens sont d'une indécence ! Même si elle lui en veut



terriblement, ces réactions l'ont choquée, c'est la raison pour laquelle elle ne participe jamais à leurs médisances. Elle sait qu'elle serait logée à la même enseigne que lui si elle prenait quelque décision que ce soit et qui ne serait pas conforme aux critères de ces mesdames et messieurs les-juges-en-tout.

— L'école, le quartier, tout ce petit monde se parle, croyez-vous, avec l'air qu'ils affichent, souriants et aimables et soi-disant discrets et tolérants. Je ne suis pas dupe. Ils pensent que je suis une pauvre femme délaissée et ils se demandent comment je m'en sors toute seule dans ces conditions. Ce qui ne les empêche pas de me scruter dès que j'apparais avec ma fille : ma tenue, ma coiffure, mon humeur. Je n'aime pas l'hypocrisie, je la détecte à des kilomètres. D'ailleurs, des parents croient que la trisomie est contagieuse. Et puis, il est évident que certains ne veulent pas de sa fille dans cette école formidable qui l'a acceptée sans rechigner. Elle n'ignore pas que des familles auraient préféré que la petite ne soit pas dans la classe de leur enfant parce qu'elle fera baisser le niveau. Les pires sont les fausses compassions.

— Un jour, une mère est venue me trouver et m'a dit, toute mielleuse : Qu'est-ce qu'elle est mignonne. Ma fille Manon aime beaucoup jouer avec elle. Pourtant sa Manon doit lui faire des croche-pieds à la récréation ou alors elle la laisse seule dans un coin de la cour et la traite de « triso », comme les autres, sa Manon, elle ne l'a jamais invitée à son anniversaire, sa Manon !

Elle ne supporte pas qu'on la prenne pour une idiote, pour une imbécile qui ne sait pas ce qui at-

tend sa fille : c'est-à-dire une des pires discriminations qui soit. Alors, elle refuse de rentrer dans cette comédie et se met en mode protection : pas de contacts, pas d'épanchements.

Ève est étourdie par cette logorrhée, son corps est aspiré par un tourbillon d'émotions sans comprendre ce qui l'y a poussée. Les mouettes rieuses, sarcastiques, occupent l'espace de leurs vols à ras de mer et de leurs bruits. Le mari de Lady Disney est venu, il est allongé, la tête posée sur les cuisses de sa femme. Ils fument tous les deux. Ils ont l'air d'être de gros fumeurs.

Ève regarde la-mère-de-Victoria réajuster les brassards de la petite. C'est à cause de cette méfiance des autres qu'on la prend pour une femme hautaine. Cette impression est accentuée par sa taille. Elle est grande avec un port de tête altier, ce qui lui permet d'éviter les regards. De plus, elle est toujours tirée à quatre épingles. Elle vit son malheur en affichant de la distance, y compris par cet artifice vestimentaire. Chacun sa façon de souffrir.

Julémoi arrive des profondeurs et passe à côté des deux femmes en traînant son fils derrière elle.

— Il m'aide à faire travailler mes abdos, on fait souvent cet exercice, Julémoi, il faut marcher dans l'eau, à mi-cuisses et le mieux est de tirer quelque chose de lourd, il ne faut pas croire, il est costaud le coquin, plaisante-t-elle.

Victoria a envie de rejoindre le garçon. Elle entraîne sa mère vers lui.

— Laissez-la venir, dit Julémoi, ils vont jouer sous le parasol.

— D'accord, merci. Je crois que ma fille a décidé de grandir depuis qu'elle est ici.

Elle accompagne Victoria jusqu'au bord de la mer et s'assure, en la suivant du regard, qu'elle va bien sous le bon parasol. Personne ne peut comprendre ce qu'elle ressent. Elle n'a pas et n'a jamais ressenti d'instinct maternel pour cette fille ou peut-être qu'elle a oublié ce sentiment. Il lui arrive même de souhaiter sa disparition, une mort douce et rapide mais une mort tout de même. Un frisson de frayeur parcourt le corps d'Ève. Un effacement sans mort, une sorte de *rewind*, qui rembobinerait sa vie jusqu'à ce fichu séminaire. Mais c'est impossible, on ne peut pas revenir sur le passé. Ne reste plus que la disparition. Ce serait un service que le destin rendrait à sa fille, si elle mourait car sa vie sera un enfer. Et quant à elle, elle ne serait plus l'auteure du crime qui consiste à avoir donné naissance à un enfant qui va endurer l'inimaginable. Elle serait seulement la mère d'un enfant dont la mort lui aura fait éviter le pire. Peut-être, d'ailleurs, cette funeste espérance que son compagnon partageait avec elle en secret, lui a été insupportable au point qu'il a fui. Elle a horreur de la façon dont tous ces gens qui ont un avis sur la vie lui donnent des conseils. A l'école, la maîtresse lui suggère de faire écouter de la musique à la petite. Les professionnels de santé lui font constater les progrès qu'elle réalise en feignant la béatitude comme s'ils allaient lui faire oublier que sa fille n'est pas comme les autres. Youpi, mon attardée mentale a appris un mot aujourd'hui ! Et puis, ils lui demandent de renforcer telle ou telle activité à la maison. Rajoutée à celle de se lamenter

sur son sort... Y pensent-ils un seul instant à l'état dans lequel elle est, elle ? En réalité elle ne sait même plus ce qu'elle aime. Progrès, conseils, tout ceci n'est absolument pas un motif de réjouissance, parce qu'elle exécute de façon mécanique ce qu'on lui demande de faire, comme un robot. Elle n'a jamais su dire si elle aime cette enfant ou si elle lui en veut jusqu'à la haïr. On pourrait penser que souhaiter la mort d'un être faible est diabolique surtout s'il s'agit de son propre enfant. Cependant, elle lui souhaite la mort par amour. Par une forme d'instinct de protection. Seulement, tout est si compliqué qu'elle est incapable de faire le tri dans ses sentiments. Ses enfants, ceux avec lesquels elle se projette et pour lesquels son affection est évidente, fluide et naturelle, ce sont les deux premiers. Celle-ci, c'est autre chose. Elle est une erreur de la nature qui vient de ses entrailles. La-mère-de-Victoria fait une pause. Son regard vide bleu transparent, fixe l'horizon. La froideur avec laquelle elle parle de la mort de sa fille glace le sang d'Ève.

— Je vous perturbe, hein ? Vous me prenez pour Satan. Rassurez-vous je ne tuerais personne ici ponctue-t-elle, cynique et triste à la fois.

— Oui, je suis abasourdie, dit Ève. Mais vous savez, je n'ai jamais pensé que la maternité était un paisible parcours de santé, je peux en témoigner. De nombreuses questions me torturent encore. Et d'une certaine façon, vous y répondez.

Ève est sincère et elle puise dans son courage pour faire face à cette femme qui veut lui donner une leçon de vie. Cette histoire est complexe parce que le départ de son compagnon a permis à la-mère-

de-Victoria d'être libre. Elle le serait encore davantage sans la petite, mais en réalité elle ne peut se passer d'elle. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, si elles devaient mourir, il faudrait que ce soit ensemble, toutes les deux. Or, elle ne peut pas faire souffrir ses deux autres enfants. L'idée d'organiser leur suicide à tous lui traverse régulièrement l'esprit afin que personne n'endure plus cette situation. Ce serait la fin.

— Et là vous devez vous dire que je suis encore plus dangereuse que vous ne le pensiez.

En réalité, Ève pense souvent à tout ces sujets. Elle a le sentiment par exemple que la mort de son propre enfant est ce qu'il y a de plus dur à vivre, même si elle réalise que cette conviction est d'une banalité confondante. Alors elle peut comprendre l'idée de vouloir partir ensemble pour ne pas avoir à supporter la perte. Ce serait interprété comme de l'égoïsme, encore une banalité, pourtant elle conçoit que ce soit la seule façon de ne pas souffrir. Elle se demande pourquoi on donne naissance à des êtres qui vont mourir, ce qui l'angoisse au plus haut point. Imaginer la mort de son bébé. Imaginer sa mort, plus âgé. Si elle avait un enfant, l'idée qu'il va inéluctablement mourir ne pourrait pas quitter son esprit. Qu'est donc que cet obscur désir féminin de mettre au monde un être humain dont le souffle peut s'interrompre d'une minute à l'autre ? Elle est affolée par l'idée selon laquelle donner la vie signifie, par voie de conséquence, autoriser la mort. Finalement Ève s'acharne depuis des années à faire un cadeau à la grande faucheuse. Il est terriblement perturbant de penser que les humains sont

inconscients au point de batifoler afin d'engendrer un enfant qui peut souffrir de faim ou de maladie. Et les pleurs d'un petit ? C'est un véritable déchirement qu'Ève ressent physiquement.

— La mienne pleure rarement. Elle est toujours très joyeuse et sage, elle ne vous fera pas de mal, jamais.

— Non, je ne parlais pas de Victoria, je disais, en général.

Maintenant c'en est trop pour Ève. A aucun moment, cette femme ne l'a ménagée. Elle se sent secouée comme une bouteille qu'on doit vider de sa dernière goutte. Les jambes d'Ève vacillent de douleur face à cette femme à la fois étrange, viscéralement humaine et très rude. Elle éprouve toujours cet effet lorsqu'elle est en forte empathie avec une personne qui souffre, elle ne sait pas par quel phénomène, Ève a systématiquement mal aux jambes. Elle est sciée. Pendant le récit de la camarade, la mer, sa protectrice, l'a aidée en la soutenant. L'eau, lui permet d'oublier cette douleur de toute la partie inférieure du corps. En revanche, l'oppression éprouvée à l'écoute de la triste histoire lui coupe de plus en plus le souffle et la laisse dubitative quant à ses capacités à pouvoir sortir de la mer en marchant droit. Mais il faut qu'elle parte, elle n'a pas le choix, il faut qu'elle tienne debout, qu'elle retourne sur son transat sans montrer combien elle est ébranlée. Sors de l'eau, tiens-toi droite et marche, sauve-toi vite sur la plage, planque-toi, se dit-elle.

Enfin elle y parvient et s'affale littéralement sur la serviette étendue sur le sable, dénuée d'énergie pour grimper sur le transat. Si la-mère-de-Victoria

lui a raconté son intimité, c'est que quelque chose de particulier les a menées jusque-là alors qu'elles se connaissent à peine. Ève doit être si transparente que tous peuvent lire en elle comme dans un livre ouvert. Pauvre d'elle. Elle sent quelqu'un s'accroupir près d'elle. C'est encore cette femme.

— Rassurez-vous, je ne vous poursuis pas et je ne suis pas cruelle, je veux juste vous dire une vérité. Si c'était à revivre, je ne le revivrais pas. Ce qu'ils peuvent m'agacer ceux dont le destin a été dur et qui proclament avec légèreté que si c'était à refaire c'est exactement comme ça qu'ils le referaient. Je pense qu'ils mentent au monde.

— Évidemment, je partage totalement votre avis, et je comprends que vous n'aimeriez pas revivre cette existence. Moi aussi, si j'avais à refaire ma vie j'évitais les erreurs et les blessures. Logique non ?

— Je crois qu'il n'y a rien de logique dans nos destins d'humains ni même dans le désir de filiation. Il faut simplement y aller, car tous les calculs que vous pourrez faire n'y changeront rien. Toutes les réflexions prétendument sérieuses sur le sujet non plus. D'ailleurs, il n'y en a pas. J'ai cherché ce que les philosophes pensent à propos de la maternité pour comprendre. Je n'ai rien trouvé. Que dalle. Pour ce sujet, les seules philosophes ce sont nous, les mères.

À ce moment, pour la première fois, elle pose sur Ève un regard bleu délavé soutenu par l'ébauche d'un sourire bienveillant.

— On se voit plus tard ?

— D'accord et merci pour votre confiance, dit Ève, à haute voix, ce qui ne manque pas d'attirer

l'attention de Cheveux-rouges qui regarde Ève, interrogative, tandis que leur camarade récupère sa fille pour rentrer à l'hôtel. Elle ne sait pas si cette femme lui est antipathique ou si elle l'effraie. Quoi qu'il en soit, il était temps qu'elle s'en libère. Il est vrai que si tendresse il y a entre Victoria et sa mère, elle est étrangement exprimée. Il faut comprendre que leur attachement est indiscutable, et quant à sa nature, il n'appartient qu'à elles deux de la qualifier. Si elle tient ainsi sa fille par la main sans jamais la lâcher, c'est sans doute le signe d'une relation bien plus intense que son discours ne le laisse entendre.

Après le repas, Ève rejoint son hamac. Cheveux-rouges et ses amis prennent le café tout près d'elle. La femme est toujours figée et silencieuse tandis que l'homme est très prévenant, attentionné, gentil, souriant, doux mais si triste. Cheveux-rouges interpelle Ève :

— Avez-vous déjà fait des excursions avec Marie, vous ?

— Non, je n'ai pas bougé d'ici.

— Je me disais que ce serait pas mal d'aller faire un tour aux souks.

— Oui, c'est une bonne idée, j'ai vu les résidents qui étaient là avant vous en ramener de très jolis produits artisanaux.

Aziz arrive après avoir entendu l'échange et propose de les emmener quand ils le souhaitent. L'homme dit doucement à sa femme énigmatique :

— Qu'en penses-tu chérie, nous pourrions acheter des petits cadeaux aux enfants ?

— Si tu veux, répond-elle d'une voix à peine audible.

Colomba ! Cette femme a un air de l'héroïne de Mérimée. Elle est très brune avec des yeux noirs, soulignés de khôl charbonné. Elle est maigre, musclée et assez simplement vêtue. Elle avale à toute vitesse son café. On dirait un animal traqué. Ève tente de relancer la conversation.

— Vous avez combien d'enfants ? Ils ne sont pas avec vous ?

Cheveux-rouges et le mari répondent en même temps. Elle dit deux lui dit trois. Oui, pardon trois, rectifie penaude, Cheveux-rouges, en posant la main sur l'épaule de Colomba. Il y a alors comme un blanc.

Puis ils conviennent d'un moment pour la visite des souks avec Aziz et le couple retourne dans sa chambre. Cheveux-rouges reste à table, le visage fermé comme un enfant qui vient de commettre une grosse bêtise.

Le reste de la journée se passe paisiblement. Ève repense à la vie de la-mère-de-Victoria, aux mystères autour du mari de Julémoi, au troisième enfant de Colomba et à la fragilité flagrante de cette femme.

Maintenant, ils dînent tous ensemble. Ils ont rapproché les petites tables pour en faire une grande. Les deux enfants sont au bout, mais l'adolescente ne veut pas être avec eux, elle s'est assise face à ses parents et elle fait la tête. Sa mère, MSF, montre les photos de la journée. Elle viendra se baigner avec les autres demain. Aziz a préparé un dîner exquis. Plusieurs entrées aux légumes avec différentes épices, des petits bricks au fromage de chèvre et, en plat principal, un riz cuit avec un agneau qui fond sous

la langue. La viande est cuite à petit feu sur un brasero dans un récipient en terre, la gargoulette, une pure merveille pour les papilles. C'est une découverte pour tout le monde.

Alors chacun y va de ses expériences culinaires en fonction des lieux visités. C'est drôle comme on ne peut s'empêcher de parler nourriture lorsqu'on mange. On dit qu'il s'agit d'une spécificité française. Comme si ce repas ne suffisait pas et qu'il fallait faire appel à plus de plats encore. Le dîner traîne en longueur. Ils assistent au retour de certains pêcheurs. Aziz les salue et leur souhaite de bien se reposer. La nuit est douce, les liens se tissent. Ils se racontent leurs voyages respectifs. Cheveux-rouges est bavarde, elle parle beaucoup de Cuba. Elle y est allée l'année dernière avec une amie par le comité d'entreprise de sa boîte. Son amie aussi est célibataire et elle avait, elle aussi, besoin de prendre des distances.